



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

0
WILHELMINE DE BARNHELM,

OU

CHANCE DE SOLDAT.

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,

IMITÉE DE L'ALLEMAND, DE LESSING,

PAR

Henri Jouffroy.

LEIPZIG ET PARIS,
CHEZ BROCKHAUS ET AVENARIUS,
LIBRAIRIE FRANÇAISE - ALLEMANDE.

1839.

47555.15.5.200

HARVARD COLLEGE LIBRARY
THE GIFT OF
CURT H. REISINGER
Mar. 1, 1938

WILHELMINE DE BARNHELM,

OU

CHANCE DE SOLDAT. .

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNES.

LE MAJOR DE TELLHEIM, officier réformé.

WILHELMINE DE BARNHELM, demoiselle noble.

FRANZISCA, sa fille de chambre.

LE COMTE DE BRUCHSAL, son oncle.

AUGUSTE, domestique du Major.

PAUL WERNER, son ci-devant Sergent-major.

L'AUBERGISTE.

UNE DAME EN DEUIL.

UN COURRIER DU CABINET.

RICCAUT DE LA MARLINIÈRE.

La scène se passe à Berlin, du temps de Frédéric II, dans une auberge.

Acte Premier.

Scène I.

AUGUSTE, *assis dans un coin, sommeillant et parlant en songe.*

Coquin d'aubergiste! nous traiter de la sorte! — Courage, camarade, frappes dessus!

(Il lève le bras et se réveille au mouvement qu'il fait.)

Hola! encore? Je ne saurais fermer l'oeil sans me battre avec lui. Que n'a-t-il seulement la moitié de tous les coups rêvés! — — Mais je m'aperçois qu'il fait jour. Il faut que j'aille bientôt chercher mon pauvre maître. Si cela dépendait de moi, il ne mettrait plus le pied dans cette maudite maison. Où aura-t-il passé la nuit?

Scène II.

L'AUBERGISTE. AUGUSTE.

L'AUBERGISTE.

Bon jour, Monsieur Auguste, bon jour! Comment, déjà sur pied de si bon matin, ou dois-je dire: encore sur pied si tard?

AUGUSTE.

Dites ce qu'il vous plaira.

L'AUBERGISTE.

Je ne dis rien autre chose que bon jour, et cela mérite

pourtant bien que Monsieur Auguste y réponde par un *grand merci*.

AUGUSTE.

Grand merci!

L'AUBERGISTE.

On est de mauvaise humeur quand on ne peut pas prendre convenablement son repos. Je gage que Monsieur le Major n'est pas rentré chez lui, et que vous l'avez attendu ici.

AUGUSTE.

Comme il sait deviner cet homme là!

L'AUBERGISTE.

Je conjecture, je conjecture.

AUGUSTE, *se retourne et veut s'en aller.*

Votre serviteur!

L'AUBERGISTE, *le retenant.*

Non pas, Monsieur Auguste, restez. J'espère qu'aujourd'hui vous me sacrifierez votre ressentiment d'hier? Quel est l'homme qui conserve son ressentiment au-delà d'une nuit?

AUGUSTE.

Moi, et je le conserverai au-delà de toutes les nuits suivantes.

L'AUBERGISTE.

Cela est-il bien chrétien?

AUGUSTE.

Tout aussi chrétien qu'il l'est de pousser hors de la maison, et de mettre à la rue un honnête homme qui ne peut pas payer sur le champ.

L'AUBERGISTE.

Eh! qui pourrait être impie à ce point?

AUGUSTE.

Un aubergiste chrétien. — Traiter de la sorte mon maître! un homme tel que lui, un officier tel que lui!

L'AUBERGISTE.

Votre maître, je l'aurais poussé hors de la maison, je

l'aurais mis à la rue? J'ai pour cela beaucoup trop d'estime pour un officier, et beaucoup trop de compassion pour un officier réformé. J'ai été contraint par la nécessité à lui céder une autre chambre. — N'y songez plus, Monsieur Auguste.

(Il appelle.)

Holà, quelqu'un! Si j'ai eu des torts envers vous, je veux les réparer d'une autre façon.

(Un garçon vient.)

Apportez un petit verre; Monsieur Auguste demande un petit verre, et quelque chose de bon!

AUGUSTE.

Ne vous donnez point de peine, Monsieur l'Aubergiste. Que se convertisse en poison la moindre goutte que — Mais je ne veux point jurer; je suis encore à jeun!

L'AUBERGISTE, *au garçon qui apporte une bouteille de vin et un verre.*

Donnez et va-t'en! — Allons, Monsieur Auguste, voici quelque chose d'excellent, de fort, de suave, et de sain.

(Il remplit un verre et le lui présente.)

Ceci peut remettre un estomac qui a veillé toute une nuit.

AUGUSTE.

Je devrais refuser! — Toutefois pourquoi ferais-je porter à ma santé la peine de sa rusticité?

(Il prend et boit.)

L'AUBERGISTE.

Grand bien vous fasse, Monsieur Auguste.

AUGUSTE, *en rendant le verre.*

Pas mauvais! — Mais, Monsieur l'Aubergiste, vous n'en êtes pas moins un grand rustre!

L'AUBERGISTE.

Nullement, nullement; vite encore un coup.

AUGUSTE, *après avoir bu.*

Il faut en convenir: c'est bon, très-bon! Est-ce de votre composition, Monsieur l'Aubergiste?

L'AUBERGISTE.

Point du tout! c'est du véritable vin de Lunel.

AUGUSTE.

Voyez-vous, Monsieur l'Aubergiste, si je savais dissimuler, je le ferais pour un verre de cette liqueur, mais j'en suis incapable; il faut que je tranche le mot: — vous êtes pourtant un grand rustre, Monsieur l'Aubergiste.

L'AUBERGISTE.

De la vie personne ne s'est avisé de me dire cela en face. Allons, encore un coup, Monsieur Auguste; toutes les bonnes choses sont au nombre de trois.

AUGUSTE.

Soit!

(Il boit.)

Excellente chose que cette liqueur, vraiment excellente chose! — Mais la vérité est aussi une excellente chose. — Je vous le répète, Monsieur l'Aubergiste, vous êtes pourtant un grand rustre!

L'AUBERGISTE.

Si je l'étais, écouterais-je cela si patiemment?

AUGUSTE.

Oh oui, car il est rare qu'un rustre ait du fiel.

L'AUBERGISTE.

Peut-on vous offrir encore un verre, Monsieur Auguste? un quadruple cordon tient d'autant plus ferme.

AUGUSTE.

Non, rien de trop; d'ailleurs à quoi cela vous servirait-il, Monsieur l'Aubergiste? je n'en persisterai pas moins dans mon argument jusqu'à la dernière goutte qui se trouve dans la bouteille. Fi, ayez honte! avoir d'aussi bon vin de Lunel et si peu de mœurs! — Un homme comme mon maître, qui a logé chez vous au-delà d'un an, dont vous avez tiré maint bel écu, et qui n'a jamais dû un sou à qui que ce soit, lui démeubler pendant son absence sa chambre, — parce que depuis quelques mois il ne paie pas promptement, et qu'il ne dépense plus autant?

L'AUBERGISTE.

Considérez que j'avais indispensablement besoin de cette chambre. De plus, j'étais en droit de supposer que Monsieur le Major l'aurait cédée volontairement, s'il nous eut été possible d'attendre qu'il fut de retour. Devais-je renvoyer les voyageurs qui me demandaient un appartement dans mon auberge, et procurer ainsi à mes collègues un bénéfice que je pouvais retirer moi-même ? D'ailleurs ces étrangers n'auraient guères pu trouver à se loger ailleurs, car actuellement toutes les auberges sont pleines. Une voyageuse aussi jeune, aussi jolie, aussi aimable, pouvait-on la laisser à la rue ? Et d'ailleurs votre maître a-t-il perdu au change ? Ne lui ai-je pas cédé une autre chambre pour la sienne ?

AUGUSTE.

Oui, sur le derrière de la maison, tout près du colombier, la vue offusquée par les murs du voisin.

L'AUBERGISTE.

La vue était fort belle avant que le maudit voisin s'avisât de la masquer. Mais à cela près, la chambre est pourtant élégante et tapissée.

AUGUSTE.

Elle l'a été !

L'AUBERGISTE.

Vous vous trompez, l'un des murs l'est encore. Et votre chambre tout à côté que lui manque-t-elle ? elle a une cheminée qui à la vérité fume un peu en hiver —

AUGUSTE.

— mais n'en a pas moins une jolie apparence en été. — Je crois ma foi, Monsieur l'Aubergiste, que vous vous moquez de nous par dessus le marché ?

L'AUBERGISTE.

Là, là, là, Monsieur Auguste, calmez-vous.

AUGUSTE.

Ne me montez pas la tête, ou —

L'AUBERGISTE.

Moi vous monter la tête ? c'est le vin de Lunel qui vous la monte !

AUGUSTE.

En user de la sorte avec un officier comme mon maître !
Ou vous imaginez-vous qu'un officier réformé cesse d'être
officier, et qu'il ne peut plus vous rompre le col ? Pourquoi
étiez-vous si souples et si pliants pendant la guerre, vous
autres aubergistes ? pourquoi alors tout officier était-il un
digne homme, et tout soldat un brave et honnête garçon ?
ce peu de paix vous rend-il déjà si insolens ?

L'AUBERGISTE.

Mais à quoi bon vous échauffez-vous, Monsieur Auguste ?

AUGUSTE.

Je veux m'échauffer — — —

Scène III.

DE TELLHEIM. L'AUBERGISTE. AUGUSTE.

TELLHEIM, *en entrant.*

Auguste !

AUGUSTE, *s'imaginant que c'est l'aubergiste qui l'appelle.*

Notre connaissance est-elle si ancienne pour que vous
osiez prendre cet air de familiarité ?

TELLHEIM.

Auguste !

AUGUSTE.

Je pense que pour vous je suis *Monsieur Auguste.*

L'AUBERGISTE, *apercevant le Major.*

St ! St ! Monsieur, Monsieur, Monsieur Auguste — re-
gardez donc autour de vous ; votre maître — —

TELLHEIM.

Auguste, je crois que tu te querelles ? que t'ai-je or-
donné ?

L'AUBERGISTE.

Quereller, Monsieur ? Le ciel nous en préserve ! votre

très-humble serviteur oserait se quereller avec quelqu'un qui a le bonheur d'être des vôtres?

AUGUSTE.

Si donc je pouvais lui donner sur les oreilles! — —

L'AUBERGISTE.

Il est vrai que Monsieur Auguste parle pour son maître, et tant soi peu chaudement; mais en ceci il a raison; je l'en estime d'autant plus, je l'aime même pour cela.

AUGUSTE.

Je voudrais pouvoir lui rompre le col!

L'AUBERGISTE.

C'est dommage seulement qu'il s'emporte en pure perte. Car je suis persuadé que vous, Monsieur, vous ne m'en voudrez pas de ce que la nécessité m'a contraint —

TELLHEIM.

C'en est déjà trop, Monsieur! je vous dois; vous me videz ma chambre pendant mon absence; vous devez être payé; il faut que je cherche à me loger ailleurs. Cela est très-naturel!

L'AUBERGISTE.

Ailleurs? Vous voulez quitter ma maison, Monsieur? O infortuné que je suis! non jamais je ne le permettrai! autant vaut-il que la dame vide de nouveau l'appartement. Monsieur le Major ne peut, ne veut lui céder sa chambre; sa chambre lui appartient; il faut donc que l'étrangère parte; je n'y saurais que faire. — Je vais de ce pas, Monsieur —

TELLHEIM.

Arrêtez! ne faites pas deux sottises pour une. Il faut que la dame reste en possession de la chambre. — —

L'AUBERGISTE.

Et vous pourriez croire, Monsieur, que c'est par défiance, par crainte pour mon paiement que je — —? Comme si je ne savais pas que vous pouvez me payer si-tôt-que vous le voulez, — — Le petit sac cacheté — contenant, suivant l'étiquette, cinq cents écus en or — et qui se trouvait dans votre secrétaire — j'ai eu soin de le bien garder.

TELLHEIM.

Je l'espère bien; ainsi que mes autres effets. Vous les remettrez à Auguste quand il vous aura payé le compte.

L'AUBERGISTE.

En vérité, j'ai été bien effrayé en découvrant le petit sac. — Je vous ai toujours pris pour un homme rangé et prudent qui jamais ne dépense tout son argent — — Et pourtant — — si j'avais pu soupçonner cet argent dans votre secrétaire — —

TELLHEIM.

Vous auriez eu pour moi de meilleurs procédés. Je vous entends. — Allez, Monsieur, laissez nous; j'ai à parler à mon domestique. —

L'AUBERGISTE.

Mais, Monsieur, — —

TELLHEIM.

Viens, Auguste, ce Monsieur ne veut pas permettre que je te signifie dans sa maison mes ordres. — —

L'AUBERGISTE.

Je me retire déjà, Monsieur. — Toute ma maison est à votre service.

Scène IV.

TELLHEIM. AUGUSTE.

AUGUSTE, *frappant du pied et crachant après l'aubergiste.*
Fi!

TELLHEIM.

Qu'y a-t-il?

AUGUSTE.

J'étouffe de rage.

TELLHEIM.

Ce serait étouffer d'une surabondance de sang.

AUGUSTE.

Et vous, mon maître, — je ne vous reconnais plus. Je veux mourir en votre présence si vous n'êtes pas l'ange tutélaire de ce démon incarné. Malgré la potence et le supplice de la roue et de la décapitation, j'aurais voulu l'étrangler avec ces mains, le déchirer avec ces dents. —

TELLHEIM.

Brute!

AUGUSTE.

Mieux vaut être brute qu'un pareil homme.

TELLHEIM.

Que veux-tu enfin?

AUGUSTE.

Je veux que vous sentiez combien l'on vous outrage.

TELLHEIM.

Et puis?

AUGUSTE.

Que vous vous vengiez — mais non, cet homme est trop au-dessous de vous.

TELLHEIM.

Que par conséquent je te charge du soin de me venger? Ce fut d'abord mon idée. Il ne m'aurait plus revu des yeux, et aurait reçu son paiement de tes mains. Je sais que tu peux jeter une poignée d'argent d'une manière assez dédaigneuse.

AUGUSTE.

Belle vengeance! —

TELLHEIM.

— qu'à mon grand regret nous sommes obligés de différer encore; car je n'ai plus un sou, et je ne sais où en trouver.

AUGUSTE.

Pas un sou? et qu'est-ce donc que ce sac avec cinq cents écus en Louis d'or que l'aubergiste a trouvé dans votre secrétaire.

TELLHEIM.

C'est de l'argent qui a été confié à ma garde..

AUGUSTE.

Ce ne sont pourtant pas ces cent pistoles que Paul Werner, votre ancien Sergent-major, vous apporta il y a à peu près quatre ou cinq semaines?

TELLHEIM.

Les mêmes! Et pourquoi pas?

AUGUSTE.

Et vous ne vous en êtes pas encore servi? Mon maître, avec cet argent là vous pouvez faire tout ce que vous voudrez. J'en prends sur moi la responsabilité.

TELLHEIM.

Vraiment?

AUGUSTE.

Werner apprit de moi combien l'on vous traîne pour le paiement de vos créances sur la caisse générale de la guerre. Il apprit —

TELLHEIM.

— que je serais décidément réduit à la mendicité, si je ne l'étais pas déjà. — Je te suis très-obligé, Auguste. — Et cette nouvelle déterminait Werner à partager son peu de bien avec moi. — Je suis bien aise de l'avoir deviné. — Écoutes, Auguste, fais-moi en même temps aussi ton compte, car il faut nous séparer. — —

AUGUSTE.

Quoi? Comment?

TELLHEIM.

Pas un mot de plus; quelqu'un vient. —

Scène V.

UNE DAME EN DEUIL. DE TELLHEIM. AUGUSTE.

LA DAME.

Je demande pardon, Monsieur.

TELLHEIM.

Qui cherchez-vous, Madame? —

LA DAME.

Le digne homme même avec lequel j'ai l'honneur de parler. Ne me connaissez-vous plus? Je suis la veuve de votre ci-devant Capitaine-Lieutenant —

TELLHEIM.

Juste ciel, Madame! quel changement!

LA DAME.

Je relève de maladie causée par la douleur d'avoir perdu mon mari. Il faut que je vous importune de fort bonne heure, Monsieur le Major. Je pars pour la campagne où une amie compatissante, mais qui n'est pas non plus très-heureuse, m'a offert pour le moment un refuge.

TELLHEIM, à *Auguste*.

Vas, laisse nous seuls.

Scène VI.

LA DAME. TELLHEIM.

TELLHEIM.

Parlez librement, Madame. Devant moi vous n'avez point à rougir de votre malheur. Puis-je vous être utile en quelque chose?

LA DAME.

Monsieur le Major —

TELLHEIM.

Je vous plains de tout mon cœur, Madame. En quoi puis-je vous servir? Vous savez que votre époux a été mon ami; je dis, mon ami; j'ai toujours été fort chiche de ce titre.

LA DAME.

Qui sait mienx que moi combien vous étiez digne de son amitié, et combien lui l'était de la vôtre? Vous auriez été sa dernière pensée, votre nom aurait été sa dernière parole proférée en mourant, si la nature, plus forte, n'eût revendiqué cette triste prérogative en faveur de son malheureux fils, en faveur de son infortunée épouse. —

TELLHEIM.

Arrêtez, Madame! je voudrais volontiers pleurer avec vous, mais aujourd'hui je n'ai point de larmes. Épargnez-moi, je vous en prie! Vous me trouvez dans un moment où je serais facilement induit à murmurer contre la providence. — O mon bon et honnête Marloff! Vite, Madame, qu'ordonnez-vous? Si je suis en état de vous rendre service, si je le suis —

LA DAME.

Je n'ose partir sans exécuter sa dernière volonté. Peu avant son décès il se ressouvint qu'il mourait votre débiteur, et me conjura de payer cette dette avec le premier argent que j'aurai en main. J'ai vendu son équipage, et je viens pour retirer son billet.

TELLHEIM.

Comment, Madame, c'est pour cela que vous venez?

LA DAME.

Oui, Monsieur. Permettez que je compte l'argent.

TELLHEIM.

Non pas, Madame; Marloff, mon débiteur? cela n'est guères possible. Voyons donc un peu.

(Il tire son portefeuille de la poche, et cherche.)

Je ne trouve absolument rien.

LA DAME.

Vous aurez égaré son billet, mais le billet ne fait rien à l'affaire. — Permettez —

TELLHEIM.

Non, Madame! je ne suis point dans l'habitude d'égarer de tels papiers. Si je n'ai point le billet, c'est une preuve que je n'en ai jamais eu, ou qu'il a été acquité et restitué.

LA DAME.

Monsieur le Major!

TELLHEIM.

Très-décidément, Madame. Je n'ai aucune dette à réclamer de Marloff. Je ne peux pas non plus me rappeler qu'il m'ait jamais dû quelque chose. Il n'en est pas autrement, Madame; c'est au contraire moi qu'il a laissé son débiteur. Je n'ai jamais rien pu faire pour désintéresser un homme qui a partagé avec moi six années de bonheur, d'infortune, de gloire et de périls. Je n'oublierai pas qu'il a laissé un fils. Il sera mon fils dès que je pourrai être son père. L'embarras dans lequel je me trouve moi-même à l'heure qu'il est —

LA DAME.

Homme généreux! mais ne jugez pas non plus trop chétivement de moi. Prenez cet argent, Monsieur le Major, et je serais pour le moins tranquille.

TELLHEIM.

Pour vous tranquilliser, qu'est-il besoin de plus que de mon assurance que cet argent ne m'appartient pas? Ou voulez-vous que je volé le bien de l'orphelin mineur de mon ami? Oui, Madame, ce serait là un vol dans le sens propre du mot. Ces deniers de la succession sont la propriété de votre fils; c'est dans son intérêt que vous êtes tenue de les placer.

LA DAME.

Je vous entends, Monsieur; pardonnez seulement si j'ignore encore comment il faut accepter des bienfaits. Mais aussi d'où savez-vous qu'une mère fait pour son fils plus qu'elle ne ferait pour sa propre vie? Je me retire —

TELLHEIM.

Adieu, Madame; je vous souhaite un bon voyage. Je ne vous demande point de me donner de vos nouvelles. Je pourrais les recevoir dans un moment où je ne saurais

en profiter. Mais encore une chose, Madame; j'allais presque oublier le plus important. Marloff a encore des créances à la charge de la caisse de notre ci-devant régiment. Elles sont tout aussi légitimes que les miennes. Si les miennes sont payées, les siennes doivent l'être pareillement. J'en réponds.

LA DAME.

O! Monsieur — Mais je préfère me taire. — Préparer de la sorte du bien à venir, c'est, aux yeux du ciel, l'avoir déjà fait. Recevez en la recompense divine, et de ma part les larmes de la plus vive reconnaissance!

(Elle s'en va.)

Scène VII.

TELLHEIM.

Pauvre, brave femme! Il ne faut pas que j'oublie d'anéantir ces babioles.

(Il tire de son portefeuille des papiers qu'il déchire.)

Car qui me répond que mon propre dénuement ne m'induirà pas à en faire usage?

Scène VIII.

AUGUSTE. TELLHEIM.

TELLHEIM.

Es-tu là?

AUGUSTE, *s'essuyant les yeux.*

Oui!

TELLHEIM.

Tu as pleuré?

AUGUSTE.

J'ai écrit mon compte dans la cuisine, et la cuisine est remplie de fumée. Voici le compte, Monsieur.

TELLHEIM.

Donnes.

AUGUSTE.

Ayez pitié de moi, Monsieur. Je sais bien que les hommes n'ont point pitié de vous, mais —

TELLHEIM.

Que veux-tu ?

AUGUSTE.

Je me serais plutôt attendu à la mort qu'à mon congé.

TELLHEIM.

Je ne puis te garder plus long-temps à mon service ; il faut que j'apprenne à me passer de domestique.

(Il ouvre le compte et lit.)

„Ce que Monsieur le Major me doit : Trois et un demi mois de gages, à six écus par mois, font vingt-un écus. Depuis le premier du mois courant, avancé en bagatelles, un écu sept gros et neuf fénins. Somme totale, vingt-deux écus sept gros neuf fénins.“ — Bon, et il est juste que je paye ce mois-ci entièrement.

AUGUSTE.

L'autre page, Monsieur —

TELLHEIM.

Encore ?

(Il lit.)

„Ce que je dois à Monsieur le Major : Payé pour moi au chirurgien vingt-cinq écus. Payé pour moi pour traitement et soins pendant ma maladie trente-neuf écus. Avancé, sur ma sollicitation, à mon père incendié et pillé, cinquante écus, sans compter le présent que lui a fait Monsieur le Major de deux chevaux pris sur l'ennemi. Somme totale cent quatorze écus. En déduisant de ce total le montant ci-dessus de vingt-deux écus sept gros et neuf fénins, il reste quatre-vingt-onze écus seize gros et trois fénins que je dois à Monsieur le Major.“ — Tu es fou, mon ami ! —

AUGUSTE.

Je crois volontiers que je vous coûte bien davantage. Mais ce serait peine perdue que de vouloir ajouter cela sur le compte. Je ne peux point vous payer cette dette, et si

en sus vous me reprenez ma livrée que je n'ai point encore gagnée par mon service, autant eut-il valu me laisser mourir à l'hôpital.

TELLHEIM.

Pour qui me prends-tu ? Tu ne me dois rien, et je veux te recommander à quelqu'un de ma connaissance où tu seras mieux que chez moi.

AUGUSTE.

Je ne vous dois rien, et pourtant vous voulez me congédier ?

TELLHEIM.

Parce que je ne veux point devenir ton débiteur.

AUGUSTE.

Pour cela ? uniquement pour cela ? — Autant il est sûr que je vous dois, et que vous ne pouvez jamais devenir mon débiteur, autant il l'est maintenant que vous ne me congédiez point. — Faites tout ce que vous voudrez, Monsieur, je reste auprès de vous ; il faut que je reste auprès de vous.

TELLHEIM.

Et ton entêtement, tes bravades, ton emportement envers tous ceux dont tu penses qu'ils n'ont rien à t'ordonner, ta joie maligne, ton humeur vindicative — —

AUGUSTE.

Prêtez-moi tous les vices que vous voudrez, je n'en penserai pas pour cela de moi pis que de mon chien. L'hiver dernier, en marchant à l'entrée de la nuit le long du quai, j'entendis pousser dans l'eau de sourds gémissements. Je descendis, et tendant ma main vers l'endroit d'où partait la voix, je crus sauver un enfant, mais je ne retirai de l'eau qu'un barbet. Pas mauvais non plus, me disais-je ! L'animal me suivit ; par malheur je ne suis pas amateur de barbets. Je le chassais, mais ce fut en vain ; je l'éloignais à coups de canne, ce fut en vain. Je ne le laissais point la nuit dans ma chambre, il resta couché sur le seuil de la porte. S'il s'approchait trop de moi, je le repoussais à coups de pieds ; il jetait un cri, me regardait, et frétillait de la queue. Jusqu'à ce moment il n'a reçu de ma main pas le moindre

morceau de pain, et pourtant je suis le seul à la voix duquel il obéisse, le seul qui osât le toucher. Il sante devant moi, et me montre son savoir-faire sans que je le lui ordonne. C'est un bien vilain barbet, mais un bien bon chien. S'il continue de la sorte, il finira par me guérir de mes préventions contre les barbets.

TELLHEIM, *à part.*

Comme des miennes contre lui! Non, il n'existe point d'hommes tout-à-fait inhumains! — — Auguste, nous restons ensemble.

AUGUSTE.

Très-décidément! — Vous voudriez vous passer de domestique? vous oubliez vos blessures, et que vous ne pouvez vous servir que d'un bras. Pensez donc que vous n'êtes pas en état de vous habiller seul. Je vous suis indispensable, et en outre — sans me vanter, Monsieur le Major — je suis un domestique qui — au pis aller — sait mendier et voler pour son maître.

TELLHEIM.

Auguste, nous ne restons pas ensemble.

AUGUSTE.

C'est bon, Monsieur, je comprends.

Scène IX.

UN DOMESTIQUE. LES PRÉCÉDENS.

LE DOMESTIQUE.

Bst! Camarade!

AUGUSTE.

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Ne sauriez-vous me désigner l'officier qui hier encore occupait cet appartement?

(*Montrant un appartement du côté d'où il est venu.*)

AUGUSTE.

C'est ce que je pourrai facilement. Que lui apportez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Ce que nous apportons toujours quand nous n'apportons rien ; un compliment. Ma maîtresse apprend qu'elle a dépossédé l'officier de son appartement. Comme elle a du savoir-vivre, elle m'a chargé de lui en faire des excuses.

AUGUSTE.

Eh bien ! faites les lui ; le voilà.

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce qu'il est ? comment le nomme-t-on ?

TELLHEIM.

Mon ami, j'ai déjà entendu votre commission. C'est de la part de votre maîtresse une politesse superflue que je sais apprécier comme je dois. Présentez lui mes devoirs. — Comment se nomme votre maîtresse ?

LE DOMESTIQUE.

Comment elle se nomme ? elle se fait appeler Mademoiselle.

TELLHEIM.

Et son nom de famille ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore entendu prononcer, et de m'en informer n'est pas mon affaire. Je m'arrange de manière que je change de maître presque toutes les six semaines. Qui diantre peut retenir tous leurs noms ! —

AUGUSTE.

Bravo, camarade !

LE DOMESTIQUE.

Je ne suis entré au service de ma maîtresse actuelle que depuis quelques jours. Elle cherche, je crois, ici son fiancé.

TELLHEIM.

Cela suffit, mon ami. Je ne voulais savoir que le nom de votre maîtresse, mais non ses secrets.

LE DOMESTIQUE, à part à Auguste.

Camarade, ce ne serait pas là un maître pour moi.

Scène X.

TELLHEIM. AUGUSTE.

TELLHEIM.

Auguste, il nous faut sortir de cette maison au plutôt. La politesse de cette dame étrangère me choque beaucoup plus que la rasticité de l'aubergiste. Tiens, prends cette bague, le seul objet précieux qui me reste, et dont je n'aurais jamais cru que j'en ferais un pareil usage! — Engages la! fais-toi payer là dessus quatre-vingt Louis; le compte de l'aubergiste ne peut guères se monter au-delà de trente. Payes le, et transportes mes effets. — Oui, mais où? Où tu voudras. L'auberge la moins chère sera la meilleure. Tu me trouveras au café ici à côté. Je m'en vais; fais bien ton affaire.

AUGUSTE.

N'en soyez pas en peine, Monsieur.

TELLHEIM, *revenant sur ses pas.*

Avant toutes choses, que mes pistolets qui pendaient derrière mon lit ne soient pas oubliés.

AUGUSTE.

Je n'oublierai rien.

TELLHEIM, *revenant une seconde fois.*

Encore un mot: prends aussi ton barbet avec toi; entends-tu, Auguste? —

Scène XI.

AUGUSTE.

Le barbet ne restera pas en arrière; je m'en remets à lui de ce soin. — Hm! cette bague précieuse mon maître la possédait pareillement encore? et il la portait dans sa poche au lieu de la porter au doigt —? Ah! Ah! Monsieur l'aubergiste, nous ne sommes pourtant pas encore si dénués

que nous le paraissions. C'est chez lui même que je veux t'engager, ma jolie petite bague. Je sais qu'il enrage de ce que tu ne seras pas consommée en entier dans sa maison.

Scène XII.

PAUL WERNER. AUGUSTE.

AUGUSTE.

Eh Werner, bon jour, Werner! sois le bienvenu en ville!

WERNER.

Le mandit village! il m'est impossible de m'y habituer de nouveau. Allons gai, mes enfans; j'apporte de l'argent frais! où donc est le Major?

AUGUSTE.

Il faut que tu l'aies rencontré; il descendait tout à l'heure l'escalier.

WERNER.

Je suis venu par l'escalier de derrière. Eh bien comment se porte-t-il? Je serais déjà venu vous voir la semaine passée, mais —

AUGUSTE.

Eh bien, qu'est-ce qui t'a retenu?

WERNER.

Auguste, — as-tu entendu parler du Prince Héraclius?

AUGUSTE.

Héraclius? je ne sache pas.

WERNER.

Tu ne connais pas ce héros de l'Orient?

AUGUSTE.

Je connais bien les mages de l'Orient.

WERNER.

Je crois que tu lis les papiers publics aussi peu que la bible? Ne pas connaître seulement le Prince Héraclius, ce brave qui a conquis la Perse, et qui sous peu enfoncera la Porte Ottomane? Dieu soit loué qu'il y ait pour le moins quelque part guerre dans le monde! J'avais assez long-temps espéré qu'ici elle éclaterait pareillement. Mais ils sont là à se reposer et à se guérir la peau. Non, j'ai été soldat; il faut que je redevienne soldat. Bref —

(en regardant d'un air inquiet derrière soi.)

entre nous soit dit, Auguste, je vais en Perse pour faire sous les auspices de Son Altesse Royale, le Prince Héraclius, un couple de campagnes contre les Turcs.

AUGUSTE.

Toi?

WERNER.

Moi, tel que tu me vois ici! Nos ancêtres firent souvent la guerre aux Turcs, et nous devrions suivre leur exemple, si nous étions de braves gens et de bons chrétiens. Sans doute je conçois qu'une campagne contre les Turcs ne peut pas être à beaucoup près aussi gaie qu'une campagne contre tout autre ennemi, mais en revanche elle doit en être d'autant plus méritoire dans cette vie comme dans l'autre. Les Turcs vous ont tous des sabres enrichis de diamans.

AUGUSTE.

Pour me faire fendre la tête avec un tel sabre, je ne ferai pas une lieue. Tu ne seras pourtant pas assez fou pour abandonner ta jolie métairie?

WERNER.

O pour celle-là, je la prends avec moi! — Te doutes-tu de quelque chose? — La petite métairie est vendue. —

AUGUSTE.

Vendue?

WERNER.

St! — voici cent ducats que j'ai reçus hier à titre d'à compte sur le prix de vente; je les apporte au Major.

AUGUSTE.

Et que veux-tu qu'il en fasse ?

WERNER.

Qu'il le dépense, morbleu, de quelque manière qu'il voudra. Cet homme a nécessairement besoin d'argent, et je trouve fort vilain qu'on lui cause tant de désagrémens pour l'argent qu'il est fondé à réclamer. Mais je sais bien ce que je ferais si j'étais à sa place ; je me dirais à moi-même : au diantre soit ici tout le monde, et je partirais avec Paul Werner pour la Perse ! — Mort de ma vie ! — le Prince Héraclius aura bien entendu parler du Major Tellheim, ne connût-il même pas son ci-devant Sergent-major, Paul Werner. Notre affaire près de Cunersdorf —

AUGUSTE.

Veux-tu que je te la raconte ?

WERNER.

Toi, me la raconter ? tu en es incapable. Une belle disposition militaire est au-delà de la portée de ton intelligence. Mais je ne veux pas semer mes perles devant les pourceaux. Tiens, prends ces cent ducats ; donnes les au Major, et pries le de me les garder. Il faut que je me rende tout à l'heure au marché ; j'ai apporté en ville deux wispel de seigle ; le produit de la vente sera pareillement à la disposition du Major —

AUGUSTE.

Werner, tes intentions sont bonnes, mais nous n'avons que faire de ton argent. Gardes tes ducats, et quant à tes cent pistoles, tu peux les ravoïr quand tu voudras ; on n'y a pas touché.

WERNER.

Oui-dà ! le Major a donc encore de l'argent ?

AUGUSTE.

Non.

WERNER.

Et de quoi vivez-vous donc ?

AUGUSTE.

Nous faisons mettre sur le compte, et quand on ne veut plus nous mettre sur le compte, et que l'on nous chasse de la maison, nous engageons ce que nous avons encore, et nous partons. — Ecoutes, Paul, il faut que nous jouions un tour à cet aubergiste-ci.

WERNER.

A-t-il offensé le Major? — je suis de la partie! —

AUGUSTE.

Qu'en penses-tu? si nous le guettons un soir lorsqu'il revient de la tabagie, et que nous l'étrillassions d'importance?

WERNER.

Le soir? — un guet-apens? — deux contre un? — cela n'est rien. —

AUGUSTE.

Ou si nous mettions le feu à sa maison?

WERNER.

Mettre tout à feu et à sang? — on voit bien que tu as été goujat, et non pas soldat, — fi!

AUGUSTE.

Ou si nous nous vengions de lui sur sa fille? il est vrai qu'elle est passablement laide —

WERNER.

— alors cela n'en vaut pas la peine; d'ailleurs pour une vengeance de ce genre, tu n'as pas besoin d'un complice. Mais d'où te vient donc cette humeur vindicative? que s'est-il passé?

AUGUSTE.

Viens; je te raconterai des merveilles.

WERNER.

Les diables sont-ils déchainés ici?

AUGUSTE.

Oui, viens seulement.

WERNER.

Tant mieux! En Perse donc, en Perse.

Acte Deuxième.

Scène I.

WILHELMINE DE BARNHELM. FRANZISCA.

La scène a lieu dans la chambre de Wilhelmine.

WILHELMINE, *en négligé, regardant à sa montre.*

Franziska, nous nous sommes levées de fort bon matin.
Le temps nous durera.

FRANZISCA.

Qui peut dormir dans ces grandes capitales ? Les voitures, les tambours, les crieurs de nuit, les chats, les corporaux, tout cela ne cesse de rouler, de crier, de mianler, de jurer, comme si la nuit n'était pas faite pour reposer. — Une tasse de thé, Mademoiselle ?

WILHELMINE.

Le thé ne me tente pas. —

FRANZISCA.

Je veux faire faire de notre chocolat.

WILHELMINE.

Fais faire pour toi.

FRANZISCA.

Pour moi ? J'aimerais autant causer seule que boire

seule. — Sans doute de cette façon-là nous trouverons le temps long. Pour nous désennuyer nous serons obligées de nous parer, et d'essayer l'habit, dans lequel nous voulons donner le premier assaut.

WILHELMINE.

Que me parles-tu d'assaut à moi qui ne viens que pour réclamer l'observation de la capitulation ?

FRANZISCA.

Et cet officier, que nous avons contraint à déloger, et auquel nous en avons fait demander excuse, il faut qu'il ait bien peu de savoir-vivre, sans quoi il aurait sollicité l'honneur de nous présenter ses devoirs —

WILHELMINE.

Tous les officiers ne sont pas des Tellheim. À vrai dire, je ne lui ai fait faire le compliment que pour avoir occasion de m'informer auprès de lui de Tellheim. — Franzisca, mon coeur me dit que mon voyage sera heureux, et que je trouverai Tellheim.

FRANZISCA.

Le coeur, Mademoiselle ? on ne devrait jamais se trop fier à son coeur. Le coeur n'incline que trop à parler suivant la bouche. Si la bouche inclinait tout autant à ne parler que suivant le coeur, il y a long-temps que la mode se serait établie de ne porter les bouches que sous clef.

WILHELMINE.

Ha ! Ha ! Ha ! tu es excellente avec tes bouches sous clef ! elle me viendrait à propos cette mode-là !

FRANZISCA.

Mieux vaut ne pas montrer les plus belles dents que d'avoir à chaque instant le coeur sur le bord des lèvres !

WILHELMINE.

Comment ? es-tu tellement réservée ? —

FRANZISCA.

Non, Mademoiselle, mais je voudrais bien l'être davantage. On parle rarement de la vertu que l'on a, mais d'autant plus souvent de celle qui nous manque.

WILHELMINE.

Tiens, Franzisca, tu as fait là une très-bonne réflexion.

FRANZISCA.

J'ai fait, dites-vous ? Fait-on ce qui vous est inspiré ?

WILHELMINE.

Et sais-tu pourquoi je trouve proprement cette réflexion si bonne ? c'est parce qu'elle a beaucoup de rapport avec mon Tellheim.

FRANZISCA.

Qu'on me dise un peu ce qui, à vos yeux, n'aurait point de rapport avec lui ?

WILHELMINE.

Ami et ennemi s'accordent à dire qu'il est le brave des braves. Mais qui l'a jamais entendu parler de bravoure ? Il a le coeur le plus probe et le plus généreux, mais la probité et la générosité sont deux mots qu'il n'a jamais à la bouche.

FRANZISCA.

Mais de quelles vertus parle-t-il donc ?

WILHELMINE.

Il ne parle d'aucune ; car aucune ne lui manque.

FRANZISCA.

Voilà ce que je voulais simplement savoir.

WILHELMINE.

Mais attends, Franzisca ; je m'en souviens. Il parle très-souvent d'économie. Entre nous soit dit, Franzisca, je crois que cet homme est un dissipateur.

FRANZISCA.

Encore une chose, Mademoiselle ; je l'ai souvent aussi entendu vous parler de fidélité et de constance. Et si le Monsieur était pareillement un inconstant ?

WILHELMINE.

Ah malheureuse ! Mais crois-tu cela tout de bon, Franzisca ?

FRANZISCA.

Combien de temps y a-t-il déjà maintenant qu'il ne vous a écrit ?

WILHELMINE.

Hélas ! depuis la paix il ne m'a écrit qu'une seule fois.

FRANZISCA.

Encore un soupir que la paix fait pousser ! C'est singulier ! La paix ne devrait que réparer le mal qu'a produit la guerre, et elle détruit souvent le peu de bien que celle-ci a fait. La paix ne devrait pas être si obstinée ! — Et depuis quand avons-nous déjà la paix ? On trouve le temps bien long, quand il y a si peu de nouvelles. En vain les postes vont et arrivent régulièrement ; personne n'écrit, parce que personne n'a matière à écrire.

WILHELMINE.

La paix est faite, m'écrivit-il, et je me rapprochais de l'accomplissement de mes vœux. Mais qu'il ne m'ait écrit cela qu'une seule fois —

FRANZISCA.

Qu'il nous force à aller nous-mêmes au-devant de cet accomplissement de nos vœux ; c'est-ce qu'il nous payera, quand nous l'aurons trouvé ! Si cependant notre homme eut comblé ailleurs de tendres vœux, et que nous apprissions ici —

WILHELMINE, *d'un air inquiet et emporté.*

— qu'il fut mort ?

FRANZISCA.

Pour vous, Mademoiselle ; dans les bras d'une autre —

WILHELMINE.

Ah petite furie ! attends, Franzisca, il s'en souviendra ! Mais continues de causer, sans quoi nous nous rendormons. Son régiment a été licencié après la paix. Qui sait dans quel dédale de comptes et de justifications il se sera trouvé engagé par là. Qui sait dans quel autre régiment, dans quelle province éloignée il aura été placé ? qui sait quelles circonstances — Quelqu'un frappe.

FRANZISCA.

Entrez !

Scène II.

L'AUBERGISTE. LES PRÉCÉDENS.

L'AUBERGISTE, *passant la tête à travers la porte.*

Est-il permis, Mesdames? —

FRANZISCA.

Est-ce vous, Monsieur l'hôte? — entrez, entrez.

L'AUBERGISTE, *une plume derrière l'oreille, une feuille de papier et une écriture dans la main.*

Je viens, Mademoiselle, pour vous souhaiter le bon jour —

(à Franzisca.)

et à vous aussi, ma belle enfant.

FRANZISCA.

Voilà un homme très-poli!

WILHELMINE.

Nous vous remercions.

FRANZISCA.

Et nous vous souhaitons pareillement le bon jour.

L'AUBERGISTE.

Oserais-je prendre la liberté de vous demander comment vous avez passé la première nuit sous mon chétif toit?

FRANZISCA.

Le toit n'est pas si mauvais, Monsieur l'aubergiste, mais les lits auraient pu être meilleurs.

L'AUBERGISTE.

Qu'entends-je? vous avez mal dormi? Peut-être que la trop grande fatigue du voyage —

WILHELMINE.

Cela se pourrait bien.

L'AUBERGISTE.

Décidément, décidément! car sans quoi — Si cependant quelque chose n'eût pas été tout-à-fait à votre commodité,

je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien me faire connaître vos ordres.

FRANZISCA.

Bon, bon, Monsieur l'aubergiste. Nous ne sommes pas timides, et c'est dans une auberge surtout qu'il faut l'être le moins. Nous vous dirons bien comment nous aimerions qu'une chose fut arrangée.

L'AUBERGISTE.

En outre, je suis venu en même temps pour —

(en tirant sa plume de derrière son oreille.)

FRANZISCA.

Eh bien? —

L'AUBERGISTE.

Mademoiselle connaîtra sans doute les sages ordonnances de notre Police.

WILHELMINE.

Nullement, Monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE.

Il est enjoint à nous autres aubergistes de ne loger pendant vingt-quatre heures aucun étranger de quelque condition et sexe qu'il soit sans notifier par écrit à l'autorité compétente son nom, son pays natal, son état, les affaires qui l'amènent ici, la durée probable de son séjour, et ainsi de suite.

WILHELMINE.

Très-bien.

L'AUBERGISTE.

Vous permettrez donc, Mademoiselle.

(en s'asseyant à une table et se disposant à écrire.)

WILHELMINE.

Très-volontiers. — Je me nomme —

L'AUBERGISTE.

Un petit moment, s'il vous plaît!

(Il écrit.)

Aujourd'hui 22. aout de l'année courante est descendue

à l'auberge dite: hôtel du Roi d'Espagne" — Maintenant votre nom, si vous voulez bien.

WILHELMINE.

Mademoiselle de Barnhelm.

L'AUBERGISTE, *écrit.*

„de Barnhelm“ — venant? d'où, Mademoiselle?

WILHELMINE.

De mes terres en Saxe.

L'AUBERGISTE, *écrit.*

„Terres en Saxe“ — En Saxe! ei, ei, en Saxe, Mademoiselle? en Saxe?

FRANZISCA.

Eh bien? pourquoi pas? est-ce un péché ici que d'être de la Saxe?

L'AUBERGISTE.

Un péché? nullement! ce serait un péché d'un genre tout nouveau! — Ainsi de la Saxe? ei, ei, de la Saxe! cette chère Saxe! — Mais si je ne me trompe, la Saxe n'est pas petite; elle a plusieurs — comment dirais-je? — districts, provinces. — Avec notre Police, Mademoiselle, on ne saurait être assès exact et précis.

WILHELMINE.

Je comprends; ainsi donc: de mes terres en Thuringe.

L'AUBERGISTE.

En Thuringe! Oui cela est mieux, Mademoiselle, cela est plus précis.

(*écrit et lit.*)

„La Demoiselle de Barnhelm venant de ses terres en Thuringe avec une femme de chambre et deux domestiques“ —

FRANZISCA.

Une femme de chambre? cela doit-il être moi?

L'AUBERGISTE.

Oui, ma belle enfant —

FRANZISCA.

Eh bien, Monsieur l'aubergiste, mettez au lieu de *femme* de chambre, *filles* de chambre, sans quoi, comme la Police, à ce que vous dites, aime l'exactitude et la précision des renseignemens, il en résulterait peut-être un malentendu qui pourrait me susciter de mauvaises affaires lors de la publication de mes bans. Car je suis dans le fait encore fille, je m'appelle Franzisca Willig. Je suis pareillement de la Thuringe. Mon père était meunier sur l'une des terres de Mademoiselle. Cette terre porte le nom de Plamsdorf. Mon frère est en ce moment possesseur du moulin paternel. J'ai été élevée avec Mademoiselle. Nous sommes du même âge. Nous aurons vingt-un ans à la chandeleur prochaine. J'ai appris tout ce que Mademoiselle a appris. Je serais charmée que la Police me connût bien à fond.

L'AUBERGISTE.

C'est bon, ma belle enfant; je m'en souviendrai lorsqu'il sera pris sur votre compte des informations ultérieures. — Maintenant, Mademoiselle, passons aux affaires qui vous amènent ici?

WILHELMINE.

Mes affaires?

L'AUBERGISTE.

Sollicitez-vous quelque chose auprès de Sa Majesté le Roi?

WILHELMINE.

O, non!

L'AUBERGISTE.

Ou bien auprès de nos hautes autorités de Justice?

WILHELMINE.

Non plus.

L'AUBERGISTE.

Ou —

WILHELMINE.

Non, non; je ne suis ici uniquement que pour mes propres affaires.

L'AUBERGISTE.

Très-bien, Mademoiselle, mais comment se nomment ces propres affaires ?

WILHELMINE.

Elles se nomment — Franzisca, je crois que l'on nous fait subir un interrogatoire.

FRANZISCA.

Monsieur l'aubergiste, la Police n'exigera pourtant pas qu'on lui révèle les secrets d'une femme.

L'AUBERGISTE.

Si fait, ma belle enfant : la Police veut tout savoir, et notamment des secrets.

FRANZISCA.

Allons, Mademoiselle, puisqu'il le faut, résignons-nous. Écoutez donc bien, Monsieur l'aubergiste, mais que la chose reste entre nous et la Police.

WILHELMINE.

Que va lui dire cette folle ?

FRANZISCA.

Nous venons pour escamoter un Officier au Roi ?

L'AUBERGISTE.

Quoi ? Comment ? Mon enfant ! Mon enfant !

FRANZISCA.

Ou pour nous laisser escamoter par l'Officier ; ce qui revient parfaitement au même.

WILHELMINE.

Franzisca, as-tu perdu la raison ? N'écoutez pas cette folle, Monsieur l'aubergiste, elle plaisante.

L'AUBERGISTE.

J'espère bien que non. Qu'elle plaisante avec ma chétive personne tant qu'elle voudra ; mais avec la haute Police —

WILHELMINE.

Savez-vous quoi, Monsieur l'aubergiste ? — Je ne sais pas trop comment me prendre dans cette affaire. Je pense

donc que nous ferions bien de remettre toute cette écriture jusqu'à l'arrivée de mon oncle. Je vous ai déjà dit hier pourquoi il n'est pas venu en même temps que moi. Sa voiture a versé à deux lieues d'ici, et il ne voulut pas que cet accident retardât d'une nuit mon voyage. Je fus donc obligée de prendre les devants. S'il arrive vingt-quatre heures après moi, c'est le plus long terme.

L'AUBERGISTE.

Eh bien, soit, Mademoiselle, attendons-le donc.

WILHELMINE.

Il pourra mieux répondre à vos questions; il saura à qui et jusqu'à quel point il est tenu de se découvrir, ce qu'il doit publier, et ce qu'il doit taire relativement aux affaires qui l'amènent ici.

L'AUBERGISTE.

Tant mieux! Sans doute, on ne peut pas prétendre d'une jeune fille

(en regardant Franzisca avec une mine significative.)

qu'elle traite sérieusement une affaire sérieuse avec des personnes sérieuses.

WILHELMINE.

Et les chambres que vous destinez à mon oncle, Monsieur l'aubergiste, sont-elles prêtes?

L'AUBERGISTE.

Oui, Mademoiselle, à une chambre près —

FRANZISCA.

— dont peut-être il vous faudra premièrement déloger encore un honnête homme?

L'AUBERGISTE, à *Wilhelmine*.

Les filles de chambre de la Saxe, Mademoiselle, semblent être très compatissantes. —

WILHELMINE.

À vous parler franchement, Monsieur l'aubergiste, je trouve qu'à cet égard vous avez eu tort. Il aurait mieux valu ne pas nous recevoir chez vous.

L'AUBERGISTE.

Pour quelle raison, Mademoiselle ?

WILHELMINE.

J'apprends que l'Officier que nous avons contraint à déloger —

L'AUBERGISTE.

— n'est qu'un Officier en réforme, Mademoiselle —

WILHELMINE.

Quand même ! —

L'AUBERGISTE.

— dont l'affaire va bientôt être faite. —

WILHELMINE.

C'est, dit-on, un homme de beaucoup de mérite.

L'AUBERGISTE.

Je vous le répète, Mademoiselle, il est Officier en réforme.

WILHELMINE.

Le Roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite.

L'AUBERGISTE.

Oh décidément, il les connaît, il les connaît tous —

WILHELMINE.

Il ne peut donc pas les récompenser tous.

L'AUBERGISTE.

Ils seraient tous récompensés, s'ils avaient vécu en conséquence. Mais ces Messieurs vecurent pendant la guerre comme si elle devait durer perpétuellement, comme si la propriété devait être à jamais abolie. Maintenant toutes les auberges en sont pleines, et l'aubergiste doit être sur ses gardes contre eux. Je me suis encore tiré assez bien d'affaire avec celui-ci. Quoiqu'il n'eût plus le sou, il possédait cependant encore des objets de prix, et, sans doute, j'aurais pu le laisser encore un couple de mois dans son logement ; mais enfin, mieux est mieux. À propos, Mademoiselle, vous vous connaissez sans doute en pierreries et bijoux ?

WILHELMINE.

Pas extraordinairement.

L'AUBERGISTE.

Allons donc, vous êtes par-trop modeste. Il faut que je vous montre une bague, une bague très-précieuse. À la vérité, vous en portez là au doigt une très-belle, et plus je la considère, plus je suis frappé de sa ressemblance avec la mienne. — Oh voyez donc, voyez donc.

(en tirant la bague de l'étui, et la présentant à Wilhelmine.)

Quel feu! le brillant du milieu pèse seul au-delà de cinq carats.

WILHELMINE, la considérant.

Où suis-je? que vois-je? Cette bague —

L'AUBERGISTE.

— vaut ses quinze cents écus entre frères.

WILHELMINE.

Franziska! — regardes donc! —

L'AUBERGISTE.

Aussi n'ai-je pas hésité un instant à prêter sur cette bague quatre-vingt pistoles.

WILHELMINE.

Ne la reconnais-tu pas, Franziska?

FRANZISCA.

La même? — Monsieur l'aubergiste, d'où vous vient cette bague?

L'AUBERGISTE.

Eh bien, ma belle enfant, vous n'aurez pourtant, j'espère, aucun droit sur elle?

FRANZISCA.

Nous? aucun droit sur cette bague? Au dedans de l'étui doit se trouver le nom de Mademoiselle. — Montrez donc, Mademoiselle.

WILHELMINE.

C'est elle, c'est elle! Monsieur l'aubergiste, comment cette bague vous est-elle parvenue?

L'AUBERGISTE.

De la manière la plus légitime du monde. — Mademoiselle, Mademoiselle, vous ne voudrez pourtant pas me porter malheur et me constituer en perte? Que sais-je moi d'où vient proprement cette bague? Pendant la guerre mainte propriété a très-souvent changé de maître, soit avec sa participation, soit à son insçu. Et guerre était guerre. Plus d'une bague aura passé la frontière. — Rendez-la moi, Mademoiselle, rendez-la moi.

FRANZISCA.

D'abord répondez: de qui tenez-vous cette bague?

L'AUBERGISTE.

D'un homme qui ne peut l'avoir acquise illégitimement, d'un parfait honnête homme.

WILHELMINE.

Du meilleur des hommes qu'il y ait sur la terre, si vous la tenez de son propriétaire. — Vite, amenez-moi cet homme. C'est ou bien lui-même, ou du moins quelqu'un qui doit le connaître.

L'AUBERGISTE.

Qui donc? qui donc, Mademoiselle?

FRANZISCA.

N'entendez-vous donc pas? notre Major.

L'AUBERGISTE.

Major? Juste, il est Major celui qui occupa cette chambre avant vous, et dont je tiens cette bague.

WILHELMINE.

Major de Tellheim.

L'AUBERGISTE.

Oui, Major de Tellheim! Le connaissez-vous?

WILHELMINE.

Si je le connais? Il est ici? Tellheim ici? et c'est lui qui a logé dans cette chambre? c'est lui qui vous a engagé cette bague? d'où vient que cet homme se trouve dans le besoin? où est-il? il vous doit? — Franzisca, ma cassette! Ouvres-la!

(Franziska pose la cassette sur la table, et l'ouvre.)

Combien vous doit-il ? À qui doit-il encore, outre vous ? Amenez-moi tous ses créanciers. Voici de l'argent. Voici des lettres de change. Tout cela lui appartient.

L'AUBERGISTE.

Qu'entends-je ?

WILHELMINE.

Où est-il ? où est-il ?

L'AUBERGISTE.

Il y a une heure qu'il était encore ici.

WILHELMINE.

Méchant homme, comment avez-vous pu être si disgracieux, si dur, si cruel envers lui ?

L'AUBERGISTE.

Pardon, Mademoiselle —

WILHELMINE.

Vite, amenez-le moi.

L'AUBERGISTE.

Son domestique est peut-être encore ici. Voulez-vous qu'il aille le chercher ?

WILHELMINE.

Si je veux ? Courez, volez ; pour ce seul service je veux oublier combien vous en avez mal usé avec lui.

FRANZISCA.

Allons, vite, Monsieur l'aubergiste ! partez ! partez !

(Elle le pousse hors de la porte.)

Scène III.

WILHELMINE. FRANZISCA.

WILHELMINE.

Maintenant je l'ai retrouvé, Franzisca; vois-tu, il est de nouveau à moi! Je ne sais plus où j'en suis de joie. Réjouis-toi donc avec moi, chère Franzisca. Mais sans doute pourquoi toi te réjouirais-tu? Et pourtant je veux, il faut que tu te réjouisses. Viens, mon amie, je vais te faire un présent afin que tu puisses prendre part à ma joie? Qu'est-ce qui parmi mes effets serait de ton goût? Qu'aimerais-tu à avoir? Prends ce que tu voudras, mais réjouis-toi! Je vois bien que tu ne prendras rien. Attends!

(Elle met sa main dans la cassette.)

Tiens, chère Franzisca.

(Elle lui donne de l'argent.)

Achètes-toi ce que tu désirerais avoir. Demandes davantage, si cela ne suffit point. Seulement réjouis-toi avec moi. Il est si triste de se réjouir seul. Eh bien, prends donc —

FRANZISCA.

Je vous le vole, Mademoiselle, vous êtes ivre, ivre de joie.

WILHELMINE.

Franzisca, prends garde à toi; je suis dans mon ivresse d'une humeur querrelleuse; prends, ou —

(Elle lui met forcément l'argent dans la main.)

et ne t'avises pas de me remercier. — Attends; c'est bon que j'y songe —

(Elle prend encore de l'argent de la cassette.)

Ceci, chère Franzisca, réserves-le pour le premier soldat blessé que nous rencontrerons.

Scène IV.

L'AUBERGISTE. WILHELMINE. FRANZISCA.

WILHELMINE.

Eh bien? viendra-t-il?

L'AUBERGISTE.

Le rustre, le butor!

WILHELMINE.

Qui?

L'AUBERGISTE.

Son domestique. Il refuse d'aller chercher son maître.

FRANZISCA.

Amenez-nous donc un peu ce coquin ici. — Je connais presque tous les domestiques du Major. Lequel serait-ce?

WILHELMINE.

Amenez-nous le promptement ici. Quand il nous verra, il n'hésitera pas d'aller avertir son maître.

(L'aubergiste s'en va.)

Scène V.

WILHELMINE. FRANZISCA.

WILHELMINE.

Je brûle d'impatience. Mais Franzisca, tu es toujours encore si froide? tu ne veux donc point encore te réjouir avec moi?

FRANZISCA.

Je le voudrais de tout mon cœur, si seulement —

WILHELMINE.

Si seulement?

FRANZISCA.

Nous avons retrouvé *l'homme*, mais *comment* l'avons-nous retrouvé? D'après tout ce que nous entendons dire de lui, il paraît être mal dans ses affaires. Il faut qu'il soit malheureux. Cela me fait de la peine.

WILHELMINE.

Cela te fait de la peine? — Ah laisses-toi embrasser pour cela, ma meilleure amie. Je m'en souviendrai toute ma vie. Je ne suis qu'amoureuse, toi, tu es bonne.

Scène VI.

L'AUBERGISTE. AUGUSTE. LES PRÉCÉDENS.

L'AUBERGISTE.

Je vous l'amène à son corps défendant.

FRANZISCA.

Un visage étranger! Je ne le connais pas.

WILHELMINE.

Mon ami, êtes-vous au service du Major de Tellheim?

AUGUSTE.

Oui.

WILHELMINE.

Où est votre maître?

AUGUSTE.

Pas ici.

WILHELMINE.

Mais vous savez où le trouver?

AUGUSTE.

Oui.

WILHELMINE.

Ne voulez-vous pas vite me l'amener?

AUGUSTE.

Non !

WILHELMINE.

Vous me feriez plaisir. —

AUGUSTE.

Eh !

WILHELMINE.

Et vous rendriez service à votre maître.

AUGUSTE.

Peut-être aussi que non.

WILHELMINE.

D'où conjecturez-vous cela ?

AUGUSTE.

N'êtes-vous pas la dame étrangère qui ce matin le fit complimenter ?

WILHELMINE.

Oui.

AUGUSTE.

Je sais alors où j'en suis.

WILHELMINE.

Votre maître sait-il mon nom ?

AUGUSTE.

Non ; mais il ne peut souffrir les dames par-trop polies, tout aussi peu que les aubergistes par-trop rustres.

L'AUBERGISTE.

Cela doit-il s'appliquer à moi ?

AUGUSTE.

Oui.

L'AUBERGISTE.

Pourquoi en vouloir à Mademoiselle ? Amenez-le donc vite ici.

WILHELMINE, à *Franziska*.

Franziska, donnez-lui quelque chose.

FRANZISCA, *qui veut lui mettre de l'argent dans la main.*
Nous ne demandons pas votre service pour rien.

AUGUSTE.

Et moi je ne veux pas de votre argent sans service.

FRANZISCA.

L'un pour l'autre.

AUGUSTE.

Je ne saurais. Mon maître m'a ordonné de déménager. C'est-ce dont je m'occupe actuellement, et je prie de ne pas m'en empêcher. Quand je serais prêt, je lui dirai qu'il peut venir. Il est ici à côté, au café; si là il ne trouve rien de mieux à faire, il viendra bien de lui-même.

(Il veut s'en aller.)

FRANZISCA.

Attendez donc encore. — Mademoiselle est la — soeur de Monsieur le Major. —

WILHELMINE.

Oui, oui, sa soeur.

AUGUSTE.

Je sais mieux que vous que le Major n'a point de soeurs; car il m'a envoyé plusieurs fois auprès de sa famille en Courlande. — Il est vrai qu'il existe plusieurs espèces de soeurs —

FRANZISCA.

Insolent!

AUGUSTE.

Ne faut-il pas l'être pour que les gens vous laissent aller?

(Il s'en va.)

FRANZISCA.

Quel maroufle!

L'AUBERGISTE.

Je le disais bien; mais laissez-le. Je sais maintenant où est son maître; je vais de ce pas le chercher moi-même. — Seulement, Mademoiselle, je vous prierai de vouloir bien

m'excuser auprès du Major, d'avoir été assez malheureux pour faire déloger, contre son gré, un homme de son mérite. —

WILHELMINE.

Allez seulement vite; je saurais réparer cela.

(L'aubergiste s'en va.)

Franziska, cours vite après lui; dis-lui de ne pas me nommer.

(Franziska court après l'aubergiste.)

Scène VII.

WILHELMINE et puis FRANZISCA.

WILHELMINE.

Je l'ai retrouvé! Suis-je seule? Je ne veux pas être seule en vain.

(Elle joint les mains.)

Aussi ne suis-je pas seule.

(Elle porte ses regards vers le ciel.)

Une seule pensée de reconnaissance adressée au ciel est la prière la plus pure et la plus parfaite! Je l'ai retrouvé, je l'ai retrouvé!

(en étendant les bras.)

Que je suis heureuse et contente! —

(Franziska revient.)

Es-tu déjà là, Franziska? Tu compatis à sa situation, disais-tu il y a quelques instans? je n'éprouve pas cette compassion. Malheur aussi est bon à quelque chose. Peut-être que le ciel lui ravit tout pour lui restituer tout en moi.

FRANZISCA.

Il peut être ici tout à l'heure. Vous êtes encore dans votre négligé, Mademoiselle. Ne voulez-vous pas vite vous habiller?

WILHELMINE.

Laisses-moi tranquille, je t'en prie. À dater d'aujourd'hui, il me verra plus souvent en négligé que parée.

FRANZISCA.

O, vous vous connaissez, Mademoiselle.

WILHELMINE, après avoir un peu réfléchi.

En vérité, Franzisca, tu l'as encore rencontré juste.

FRANZISCA.

Quand nous avons reçu la beauté en partage, nous ne sommes jamais plus belles qu'en négligé.

WILHELMINE.

Est-il donc nécessaire que nous soyons belles? Mais peut-être l'est-il que nous nous croyions belles. Non, pourvu que je ne sois belle qu'à ses yeux. — Franzisca, si toutes les demoiselles sont telles que je me sens actuellement, nous sommes des Etres bien singuliers. — Tendres et fières, vertueuses et vaines, voluptueuses et pieuses. — Tu ne me comprendras pas. Peut-être que je ne me comprends pas moi-même. — La joie me tourne la tête. —

FRANZISCA.

Contenez-vous, Mademoiselle; j'entends venir —

WILHELMINE.

Me contenir? je devrais le recevoir avec calme?

Scène VIII.

TELLHEIM. L'AUBERGISTE. LES PRÉCÉDENS.

TELLHEIM, entre, et en apercevant *Wilhelmine* vole vers elle.

Ah! ma *Wilhelmine*! —

WILHELMINE, volant au devant de lui.

Ah! mon *Tellheim*!

TELLHEIM, soudainement surpris rétrograde de quelques pas.

Pardonnez — rencontrer ici Mademoiselle de Barnhelm —

WILHELMINE.

— ne peut pourtant pas être pour vous un événement tout-à-fait inattendu?

(*Elle se rapproche de lui tandis que lui rétrograde davantage.*)

Je dois vous pardonner de ce que je suis encore votre Wilhelmine? Que le ciel vous pardonne, d'être cause que je suis encore Mademoiselle de Barnhelm!

TELLHEIM.

Mademoiselle —

(Il regarde fixement l'aubergiste et hausse les épaules.)

WILHELMINE, apercevant l'aubergiste fait signe à Franzisca.

Monsieur —

TELLHEIM.

Si nous ne nous trompons pas l'un l'autre —

FRANZISCA.

Hé, Monsieur l'aubergiste, qui nous amenez-vous là? venez vite, allons chercher le véritable.

L'AUBERGISTE.

N'est-ce donc pas le véritable? Mais oui!

FRANZISCA.

Mais non, vous dis-je; vite venez; je n'ai d'ailleurs pas encore souhaité aujourd'hui le bon jour à Mademoiselle votre fille.

L'AUBERGISTE.

O! c'est trop d'honneur!

(sans bouger de sa place.)

FRANZISCA, le prend par le bras.

Venez, nous voulons dresser le menu. — Voyons ce que nous aurons à dîner.

L'AUBERGISTE.

Vous aurez, premièrement, —

FRANZISCA.

Silence! Silence! Si Mademoiselle sait déjà à présent ce qu'elle aura à dîner, c'en est fait de son appétit. Venez! c'est ce qu'il vous faut ne dire qu'à moi seule.

(Elle l'emmène de force.)

Scène IX.

TELLHEIM. WILHELMINE.

WILHELMINE.

Eh bien? Nous trompons-nous encore?

TELLHEIM.

Plût au ciel que cela fut! Mais il n'existe qu'une Wilhelmine, et c'est vous. —

WILHELMINE.

Que de façons! ce que nous avons à nous dire, tout le monde peut l'entendre.

TELLHEIM.

Vous ici? Et que cherchez-vous donc ici, Mademoiselle?

WILHELMINE.

Je ne cherche plus rien.

(allant à lui à bras ouverts.)

Tout ce que je cherchais, je l'ai trouvé.

TELLHEIM, *rétrogradant.*

Vous cherchiez un heureux, un homme digne de votre amour, et vous trouvez un misérable.

WILHELMINE.

Vous ne m'aimez donc plus? — et vous en aimez une autre?

TELLHEIM.

Ah Mademoiselle, quiconque peut en aimer une autre après vous, ne vous a jamais aimé.

WILHELMINE.

Vous n'arrachez qu'une épine de mon âme. — Si je n'ai plus votre coeur, que m'importe que ce soit à l'indifférence ou à des charmes plus puissans que je dois en attribuer la perte. — Vous ne m'aimez plus, et vous n'en aimez pas non plus une autre? — Homme malheureux si vous n'aimez absolument rien! —

TELLHEIM.

Vous avez raison, Mademoiselle. L'homme malheureux ne doit rien aimer. Il mérite son malheur s'il ne sait pas remporter cette victoire sur lui-même, s'il peut consentir que celle qu'il aime partage son malheur. Que cette victoire coûte cher ! Depuis que la raison et la nécessité m'ordonnent d'oublier Wilhelmine de Barnhelm, que d'efforts j'ai fait pour atteindre ce but ! et au moment même où j'allais commencer à espérer qu'ils ne resteront pas à jamais inutiles, vous apparaissez.

WILHELMINE.

Vous ai-je bien compris ? Arrêtez un instant, Monsieur, et voyons un peu où nous en sommes l'un l'autre avant de nous engager plus loin. Voulez-vous me répondre à une seule question ?

TELLHEIM.

À toute question quelconque, Mademoiselle !

WILHELMINE.

Voulez-vous de plus me répondre sans détours, sans subterfuges, par un simple oui ou non ?

TELLHEIM.

Je le veux, — si je le puis.

WILHELMINE.

Vous le pouvez. — Eh bien, répondez : Malgré tous vos efforts employés pour m'oublier — m'aimez-vous encore, Tellheim ?

TELLHEIM.

Mademoiselle, cette question —

WILHELMINE.

Vous avez promis de ne répondre que par oui ou non.

TELLHEIM.

— en ajoutant : si je puis.

WILHELMINE.

Vous pouvez ; vous devez savoir ce qui se passe dans votre cœur. M'aimez-vous encore, Tellheim ? — Oui ou non.

TELLHEIM.

Si mon coeur —

WILHELMINE.

Oui ou non.

TELLHEIM.

Eh bien, oui!

WILHELMINE.

Oui?

TELLHEIM.

Oui, oui — mais —

WILHELMINE.

Patience! vous m'aimez encore: cela me suffit. Dans quel ton je suis tombée avec vous! c'est un ton faux, mélancholique, contagieux. — Je reprends le mien. — Eh bien, mon cher infortuné, vous m'aimez encore, vous avez encore votre Wilhelmine, et vous êtes malheureux? Écoutez un peu quelle sotte et présomptueuse créature était et est encore votre Wilhelmine. Elle s'était complu, et se complait encore à croire qu'elle constitue tout votre bonheur. — Maintenant étalez vite votre malheur, afin qu'elle puisse juger de combien elle l'emporte sur lui. — Eh bien?

TELLHEIM.

Mademoiselle, je ne suis pas dans l'habitude de me plaindre.

WILHELMINE.

C'est fort bien; je ne sache pas non plus ce qui après la jactance me déplairait dans un militaire plus que la manie de se plaindre. Mais il est une certaine manière froide et nonchalante de parler de son courage et de son infortune —

TELLHEIM.

— qui au fond est pareillement une manière de se prévaloir et de se plaindre.

WILHELMINE.

O mon ergoteur, vous n'auriez donc pas dû alors vous qualifier de malheureux. — Il fallait ou vous taire, ou parler ouvertement. — Quelle est donc cette raison, et cette

nécessité qui vous ordonnent de m'oublier? Je suis grand amateur de la raison, et j'ai beaucoup de respect pour la nécessité. — Mais examinons un peu à quel point cette raison est raisonnable, à quel point cette nécessité est impérieuse?

TELLHEIM.

Eh bien soit; écoutez, s'il vous plaît, ce que je vais vous dire. — Vous m'appellez Tellheim; le nom est juste. Mais vous vous imaginez que je suis ce Tellheim que vous avez connu dans votre pays natal; cet homme dans la fleur de son âge, plein de prétentions, avide de gloire; qui avait le libre usage de tout son corps et de toute son âme; à qui le chemin de l'honneur et de la fortune était ouvert, et qui bien qu'il ne méritât pas encore votre coeur et votre main, osait cependant espérer en devenir chaque jour plus digne. — Ce Tellheim là, je le suis tout aussi peu — que je suis mon père; l'un et l'autre ne sont plus. Je suis le Tellheim démis de son service, le Tellheim blessé dans son honneur, le Tellheim estropié, le Tellheim mendiant. — Vous avez promis votre main à celui-là, voulez-vous tenir parole à celui-ci?

WILHELMINE.

Votre discours est d'un style bien tragique. Et pourtant, Monsieur, comme je m'obstine à raffoler des Tellheim, en attendant que j'aie retrouvé le premier, il faudra bien que celui-ci me tire d'embarras. — Ta main, cher mendiant.

(Elle saisit sa main.)

TELLHEIM,

se frappant le visage avec l'autre main et se détournant de Wilhelmine.

C'en est trop! — Où suis-je? — Laissez-moi, Mademoiselle! votre bonté est pour moi un supplice! Laissez-moi, je vous en prie!

WILHELMINE.

Qu'avez-vous? où voulez-vous aller?

TELLHEIM.

Me séparer de vous!

WILHELMINE.

De moi?

(saisissant sa main et la portant à son sein.)

Homme visionnaire!

TELLHEIM.

Le désespoir me fera mourir à vos pieds.

WILHELMINE.

Vous séparer de moi?

TELLHEIM.

— de vous — pour ne plus vous revoir, — décidé que je suis à ne point me rendre coupable d'une infamie — à ne point vous laisser commettre d'imprudence. — Laissez-moi, Wilhelmine.

(Il s'arrache de ses mains et s'en va.)

WILHELMINE, *le suivant.*

Wilhelmine vous laisser? Tellheim! Tellheim!

Acte Troisième.

Scène I.

UNE SALLE.

AUGUSTE, *tenant une lettre à la main.*

Ne me voilà-t-il pas pourtant forcé de venir une seconde fois dans cette maudite maison! — une petite lettre de mon maître à la demoiselle qui prétend être sa soeur. — Pourvu qu'il ne se forme pas là une intrigue! sans quoi ce sera un portage de lettres qui ne finira point. J'aimerais bien à être débarrassé de celle-ci, mais je ne voudrais pas non plus entrer dans la chambre; ces diablesses de femmes font tant de questions, et moi j'aime si peu à répondre. — Hà, la porte s'ouvre. C'est la fille de chambre! cela me vient à propos!

Scène II.

FRANZISCA. AUGUSTE.

FRANZISCA, *en dedans de la porte par où elle sort.*

Ne soyez pas en peine; je ferai bien attention. —

(apercevant Auguste.)

Eh bien! mais voilà tout de suite une rencontre. —
Toutefois avec cet animal-là il n'y a rien à faire.

AUGUSTE.

Votre serviteur —

FRANZISCA.

Je ne voudrais pas d'un pareil serviteur —

AUGUSTE.

Là! Là! Pardonnez-moi cette façon de parler! J'apporte une lettre de mon maître à votre maîtresse, la demoiselle — sa soeur — n'était-ce pas cela? oui sa soeur.

FRANZISCA, *lui arrachant la lettre de la main.*

Donnez!

AUGUSTE.

Vous devez avoir la bonté, vous fait prier mon maître, de la remettre à son adresse. Ensuite, vous devez avoir la bonté — vous fait encore prier mon maître — n'allez pas vous imaginer que c'est moi qui vous prie de quelque chose.

FRANZISCA.

Eh bien donc?

AUGUSTE.

Mon maître connaît la carte. Il sait qu'on n'approche des demoiselles de la classe de votre maîtresse que par l'intermédiaire des filles de chambre; — du moins je me l'imagine. — Vous devez donc avoir la bonté, vous fait prier mon maître — de lui faire savoir, s'il ne pourrait pas avoir le plaisir d'avoir un petit quart d'heure d'entretien avec vous, fille de chambre de Mademoiselle.

FRANZISCA.

Avec moi?

AUGUSTE.

Pardonnez, si je vous ai donné un faux titre — oui avec vous! seulement un petit quart d'heure, mais seul, tout seul, secrètement, tête à tête. Il aurait quelque chose de très-important à vous dire.

FRANZISCA.

Bon! j'ai aussi beaucoup de choses à lui dire. — Qu'il vienne, je serai à ses ordres.

AUGUSTE.

Mais quand peut-il venir? quelle est l'heure qui vous conviendra le plus? comme cela entre chien et loup? —

FRANZISCA.

Comment l'entendez-vous? — Votre maître peut venir quand il voudra, — et maintenant décampez.

AUGUSTE.

Très-volentiers!

(Il veut s'en aller.)

FRANZISCA.

Écoutez donc; encore un mot! Où sont donc les autres domestiques du Major?

AUGUSTE.

Les autres? Ici, là, partout.

FRANZISCA.

Où est Guillaume?

AUGUSTE.

Le valet de chambre? Le Major le laisse voyager.

FRANZISCA.

Oui? et Philippe, où est-il?

AUGUSTE.

Le chasseur? Le Major l'a confié à la garde de quelqu'un.

FRANZISCA.

Par la raison, sans doute qu'à l'heure qu'il est il n'y a point de chasse. — Mais Martin?

AUGUSTE.

Le cocher? Il fait une course à cheval.

FRANZISCA.

Et Frédéric?

AUGUSTE.

Le coureur? Le Major lui a procuré de l'avancement.

FRANZISCA.

Où étiez-vous donc lorsque le Major était en quartier d'hiver chez nous dans la Thuringe? Vous n'étiez pas sans doute encore à son service?

AUGUSTE.

Si fait, je le servais alors comme palefrenier, mais j'étais dans ce temps malade à l'hôpital.

FRANZISCA.

Palefrenier? et maintenant vous êtes?

AUGUSTE.

Tout en tout; valet de chambre et chasseur, coureur et palefrenier.

FRANZISCA.

Mais à quoi songeait le Major de se défaire de tant de bons sujets pour ne garder précisément que le plus mauvais? Je voudrais bien savoir ce qu'il trouve en vous de si recommandable!

AUGUSTE.

Il trouve peut-être que je suis honnête homme.

FRANZISCA.

Oh l'on est bien peu de chose quand on n'est qu'honnête homme — Guillaume était un tout autre sujet! — Votre maître, dites-vous, le laisse voyager?

AUGUSTE.

Oui, il le laisse, attendu qu'il ne peut l'empêcher.

FRANZISCA.

Comment?

AUGUSTE.

O, Guillaume se fera beaucoup d'honneur dans ses voyages; car il a avec lui toute la garde-robe du Major.

FRANZISCA.

Quoi? l'aurait-il emportée furtivement?

AUGUSTE.

C'est-ce qu'on ne peut pas précisément dire; seulement, lorsque nous partîmes de Nuremberg, il ne nous suivit pas.

FRANZISCA.

Ah le coquin!

AUGUSTE.

C'était tout un homme que ce Guillaume! Il savait friser et raser, parler et faire le galant. — N'est-ce pas?

FRANZISCA.

S'il en est ainsi, je ne me serais pas défait du chasseur, si j'avais été à la place du Major. Ne pût-on même pas l'employer comme chasseur, il était cependant sous d'autres rapports un sujet très-capable. — À la garde de qui le Major l'a-t-il confié?

AUGUSTE.

À la garde du commandant d'une forteresse.

FRANZISCA.

D'une forteresse? mais la chasse sur les remparts ne peut pourtant pas être bien grande.

AUGUSTE.

O mais! Philippe ne chasse pas non plus à la forteresse.

FRANZISCA.

Qu'y fait-il donc?

AUGUSTE.

Des travaux forcés.

FRANZISCA.

Des travaux forcés?

AUGUSTE.

Mais ce n'est que pour trois ans. Il avait formé un petit complot dans la compagnie du Major et voulait faire passer six hommes par les avant-postes —

FRANZISCA.

Je suis stupéfaite. Le scélérat!

AUGUSTE.

O c'est un excellent sujet! un chasseur qui connaît, cinquante lieues à la ronde, tous les sentiers, tous les chemins détournés à travers forêts et marais. Et comme il sait tirer!

FRANZISCA.

C'est bien heureux que le Major ait encore à son service ce brave cocher !

AUGUSTE.

L'a-t-il encore ?

FRANZISCA.

Je le suppose, puisque vous dites qu'il fait une course à cheval. Il sera pourtant revenu de sa course ?

AUGUSTE.

Vous croyez ?

FRANZISCA.

Où donc est-il allé ?

AUGUSTE.

Il y a maintenant à peu près dix semaines qu'il est allé guérir l'unique et dernier cheval de selle du Major.

FRANZISCA.

Et il n'est pas encore de retour ? — O le pendar !

AUGUSTE.

Il est possible que le brave cocher ait été emporté par un courant d'eau. — C'était un bien habile sujet ! Il avait exercé sa profession pendant dix ans à Vienne. Jamais le Major n'en aura une seconde fois de pareil. Quand les chevaux étaient en pleine course, le cocher n'avait qu'à dire : burr ! et ils restaient soudainement immobiles sur place. Outre cela il était un vétérinaire consommé.

FRANZISCA.

Maintenant j'ai peur pour l'avancement du coureur.

AUGUSTE.

O non, non. Cet avancement ne peut être révoqué en doute. — Frédéric est devenu tambour dans un régiment de garnison.

FRANZISCA.

Je m'en doutais.

AUGUSTE.

Il s'était attaché à une créature dissolue, ne rentrait ja-

mais la nuit chez soi, faisait des dettes au nom de son maître, et mille infamies de ce genre. Bref, le Major vit qu'il voulait à toute force être placé plus haut —

(faisant la pantomime de la pendaison.)

— il le remit donc dans le bon chemin.

FRANZISCA.

O le fripon!

AUGUSTE.

Mais il n'en est pas moins certain que c'est un excellent coureur. Quand son maître lui donnait cinquante pas d'avance, il ne pouvait l'atteindre avec son meilleur coursier. Mais je gage que si Frédéric donnait à la potence mille pas d'avance, elle ne pourrait pourtant pas lui échapper. — Ils étaient sans doute tous vos bons amis, ces Guillaume, ces Philippe, ces Martin, ces Frédéric? — Je me recommande.

(Il s'en va.)

Scène III.

FRANZISCA, et puis L'AUBERGISTE.

FRANZISCA, *d'un air sérieux suivant des yeux Auguste.*

Je mérite cette dentée. — Je vous remercie, Auguste. J'ai trop déprisé la probité. Je ne veux pas oublier cette leçon. — Ah! infortuné Major!

(Elle se retourne et veut se rendre dans la chambre de Wilhelmine; l'Aubergiste survient.)

L'AUBERGISTE.

Attendez un peu, ma belle enfant.

FRANZISCA.

Je n'ai pas le temps maintenant, Monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE.

Un tout petit instant seulement! — Point de nouvelles encore de Monsieur le Major? Cela ne pouvait pourtant pas être son congé! —

FRANZISCA.

Que voulez-vous dire ?

L'AUBERGISTE.

Votre maîtresse ne vous l'a-t-elle pas raconté ? — Lorsque je vous quittai en bas dans la cuisine, ma belle enfant, je revins par hasard ici dans la salle.

FRANZISCA.

Par hasard, c'est à dire, dans l'intention d'écouter un peu ce qui se dit.

L'AUBERGISTE.

Mon enfant, quelle idée vous faites-vous de moi ? Rien ne sied moins à un aubergiste que la curiosité. — Je ne fus pas long-temps ici lorsque tout à coup la porte de la chambre de votre maîtresse s'ouvrit. J'en vis sortir précipitamment le Major suivi de Mademoiselle, l'un et l'autre dans une agitation qu'il est impossible de décrire. Elle de le retenir en s'écriant : Tellheim ! où allez-vous ? lui de s'arracher de ses mains en disant : laissez-moi partir, Mademoiselle. C'est ainsi qu'il la traîna jusqu'à l'escalier. Je tremblai qu'elle ne fut précipitée de haut en bas. Mais il réussit à se dégager. Elle resta sur le bord de l'escalier, le suivit des yeux, et cria après lui en se tordant les mains. Tout à coup elle se retourna, courut à la fenêtre, de la fenêtre de nouveau vers l'escalier, et de l'escalier dans la salle où je me trouvais ; elle passa trois fois devant moi sans qu'elle me vit. Finalement elle parut m'apercevoir, mais Dieu me pardonne, je crois qu'elle me prit pour vous, mon enfant. „*Franziska*,“ s'écria-t-elle en me regardant, „*suis-je maintenant heureuse ?*“ Sur quoi elle s'essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, sourit, et me demanda de nouveau : „*Franziska, suis-je maintenant heureuse ?*“ — En vérité, je ne savais où j'en étais. — Enfin, elle courut à sa porte, se retourna de nouveau vers moi en disant : „*Viens donc, Franziska ; qui donc te fait pitié maintenant ?*“ et rentra chez elle.

FRANZISCA.

O Monsieur l'aubergiste, vous avez rêvé tout cela.

L'AUBERGISTE.

Rêvé ? Non, ma belle enfant, on ne rêve pas ainsi en dé-

tail. Je ne suis pas curieux, mais je donnerais je ne sais quoi pour avoir la clef de tout ceci.

FRANZISCA.

La clef? de notre porte? Monsieur l'aubergiste, la clef se trouve intérieurement; nous l'avons la nuit tirée en dedans; nous sommes peureuses.

L'AUBERGISTE.

Ce n'est pas une telle clef que je veux, mon enfant; j'entends une clef qui serve en quelque sorte d'intelligence et de commentaire à la scène dont je viens d'être témoin.

FRANZISCA.

Ah! c'est différent. — Eh bien adieu, Monsieur l'aubergiste, dînerons-nous bientôt?

L'AUBERGISTE.

Mais à propos, ma belle enfant, il ne faut pas que j'oublie ce que je voulais proprement dire.

FRANZISCA.

Eh bien qu'est-ce? mais dites-le en peu de mots.

L'AUBERGISTE.

Votre maîtresse a encore ma bague; je l'appelle mienne. —

FRANZISCA.

Elle ne sera pas perdue pour vous.

L'AUBERGISTE.

Aussi je ne m'en inquiète pas. Je voulais simplement vous en rafraîchir la mémoire. Voyez-vous, mon enfant, je ne veux pas même la ravoir. Car je n'ai pas de peine à concevoir d'où votre maîtresse connaît cette bague, et comment il se fait qu'elle ressemble si fort à la sienne. Elle est dans ses mains le mieux gardée. Je ne la veux plus, et je mettrai en attendant les cent pistoles que j'ai données dessus sur le compte de votre maîtresse. N'est-ce pas, ma belle enfant?

Scène IV.

PAUL WERNER. L'AUBERGISTE. FRANZISCA

WERNER.

Eh bien le voilà !

FRANZISCA.

Cent pistoles ? il me semble que ce n'étaient que quatre-vingt.

L'AUBERGISTE.

Ah, c'est vrai, je me trompe, ce n'étaient que quatre-vingt-dix, que quatre-vingt-dix. Oui, c'est ce que je veux faire, ma belle enfant, c'est ce que je veux faire.

FRANZISCA.

Tout cela se trouvera, Monsieur l'aubergiste.

WERNER, *qui se rapproche d'eux par derrière, et tout à coup frappe Franzisca sur les épaules.*

Petite femme ! petite femme !

FRANZISCA, *s'effraye.*

Hé !

WERNER.

Ne vous effrayez pas ! — Petite femme, petite femme, je vois que vous êtes jolie, et peut-être même étrangère. Or les jolies étrangères doivent être averties. — Petite femme, petite femme, soyez sur vos gardes avec cet homme-là.

(montrant l'aubergiste)

L'AUBERGISTE.

O joie inattendue ! Monsieur Paul Werner ! Soyez le bienvenu ! Ah ! Ah ! toujours le même, toujours le gai, le plaisant, l'honnête Monsieur Werner ! — Vous devez être sur vos gardes avec moi, ma belle enfant ! Ha, Ha, Ha !

WERNER.

Évitez-le partout !

L'AUBERGISTE.

Moi! Moi! — Suis-je donc si dangereux? — Ha, Ha, Ha! Écoutez donc, ma belle enfant, comment vous plait cette plaisanterie?

WERNER.

Que vous autres aubergistes, vous vous imaginiez toujours qu'on plaisante avec vous quand on vous dit la vérité!

L'AUBERGISTE.

La vérité! Ha, Ha, Ha! — toujours mieux! n'est-ce pas, ma belle enfant, il sait plaisanter cet homme-là! moi dangereux? moi? Il y a à peu près vingt ans que je l'étais bien un peu. Oui, oui, ma belle enfant, dans ce temps j'étais dangereux; mainte femme d'alors pourrait vous en dire des nouvelles.

WERNER.

O le vieux fou!

L'AUBERGISTE.

C'est précisément cela! Quand nous vieillissons, nous cessons d'être dangereux. Il vous en arrivera tout autant, Monsieur Werner!

WERNER.

Au diantre soit le vieux radoteur! Petite femme, vous n'aurez pourtant pas assez mauvaise opinion de mon esprit pour croire que c'est de cette espèce de danger là que je parle. Un diable a quitté cet homme, mais il lui en reste encore sept autres au corps.

L'AUBERGISTE.

Voyez donc, voyez donc, comme il sait vous retourner cela. Plaisanterie sur plaisanterie! et toujours du neuf! O c'est un excellent homme que ce Monsieur Paul Werner.

(à *Franziska*, tout bas à l'oreille.)

Un homme très à son aise, et non marié. Il possède à trois lieues d'ici une belle métairie. Il a fait du butin à la guerre celui-là! — Et il a été Sergent-major auprès de notre Major de Tellheim. O c'est un ami de notre Major! un ami! qui se ferait tuer pour lui! —

WERNER.

Oui! et voilà un ami de mon Major! un ami — que le Major devrait faire assommer.

L'AUBERGISTE.

Quoi? comment? Non, Monsieur Werner, cette plaisanterie n'est pas bonne. — Moi ne pas être un ami de Monsieur le Major? — O, sur ce point-là je n'entends pas raillerie.

WERNER.

Auguste m'a raconté de belles choses.

L'AUBERGISTE.

Auguste? Je me doutais que celui-là parlait par votre bouche. Auguste est un méchant, un vilain homme. Mais voici une belle enfant, qui peut parler, qui peut dire, si je ne suis pas un ami de Monsieur le Major? si je ne lui ai pas rendu service? Et pourquoi ne devrais-je pas être son ami? N'est-il pas un homme de mérite? Il est vrai qu'il a eu le malheur d'être réformé; mais qu'est-ce que cela fait? Le Roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite, et les connût-il même tous, il ne pourrait pourtant pas les récompenser tous.

WERNER.

C'est votre bon génie qui vous inspire ces paroles. — Mais Auguste — sans doute Auguste ne vaut pas grand chose; et cependant il n'est pas un menteur, et si ce qu'il m'a dit était vrai —

L'AUBERGISTE.

Je ne veux point entendre parler d'Auguste. Je le répète, cette belle enfant peut parler pour moi!

(à *Francisca* bas à l'oreille.)

Vous savez, mon enfant, la bague! — Racontez donc la chose à Monsieur Werner. Il apprendra par là à me connaître mieux. Et pourqu'il ne paraisse pas que vous ne parlez en ma faveur que par pure complaisance, je ne veux pas être présent; je veux m'éloigner, mais vous me direz ensuite, Monsieur Werner, si Auguste n'est pas un vilain calomniateur.

Scène V.

PAUL WERNER. FRANZISCA.

WERNER.

Petite femme, connaissez-vous donc mon Major ?

FRANZISCA.

Le Major de Tellheim ? Sans doute que je connais ce brave et digne homme !

WERNER.

N'est-ce pas que c'est un brave homme ? Auriez-vous bien de l'affection pour lui ? —

FRANZISCA.

Je lui suis sincèrement attachée.

WERNER.

Vraiment ? Eh bien tenez, petite femme ; vous me semblez maintenant encore une fois plus jolie. — Mais quels sont donc ces services que l'aubergiste prétend avoir rendus à notre Major ?

FRANZISCA.

Je l'ignore, à moins qu'il ne veuille s'imputer le bien qui fort heureusement est ressorti de ses mauvais procédés.

WERNER.

Il serait donc vrai ce qu' Auguste m'a dit ?

(du côté par où l'aubergiste s'en est allé.)

Ah rends grâces au ciel de ne plus être ici ! — Il lui a donc réellement vidé la chambre ? Jouer un pareil tour à un tel homme, parce que ce crâne s' imagine que le Major n'a plus d'argent ! Le Major point d'argent !

FRANZISCA.

Oui ? le Major a-t-il de l'argent ?

WERNER.

À foison ! Il ignore combien il en a. Je lui en dois

moi-même et je lui apporte un vieux petit reste. Voyez-vous, petite femme, dans ce petit sac

(il le tire de sa poche.)

se trouvent cent Louis, et dans ce petit rouleau-ci

(il le tire d'une autre poche.)

cent ducats. Tout cela est son argent.

FRANZISCA.

Vraiment? mais alors pourquoi le Major engage-t-il des effets? Il a mis en gage une bague. —

WERNER.

Mis en gage? ne croyez donc pas cela. Peut-être qu'il aura simplement voulu être débarrassé de cette guenille.

FRANZISCA.

Ce n'est pas une guenille, c'est une bague très-précieuse, que de plus il tient de mains chères.

WERNER.

Ce sera cela! De mains chères! oui! oui! De pareils petits cadeaux vous rappellent quelque fois des choses dont on voudrait perdre le souvenir. Voilà pourquoi on s'en défait.

FRANZISCA.

Comment?

WERNER.

C'est une chose singulière que la vie d'un soldat en quartier d'hiver. Là, comme il n'a rien à faire, il se drolotte, et pour se désennuyer il fait des connaissances qu'il croit ne former que pour l'hiver, mais que le coeur, lequel y a eu la plus grande part, adopte pour la vie. En un clin-d'oeil on lui passe un petit anneau au doigt, sans qu'il sache lui-même comment cela s'est fait. Et très-souvent pour en être de nouveau débarrassé, il donnerait volontiers son doigt par dessus le marché.

FRANZISCA.

Ei! et cela serait arrivé pareillement au Major?

WERNER.

Très-décidément. Surtout en Saxe. S'il eut eu vingt

doigts à chaque main, tous les vingt auraient été couverts de bagues.

FRANZISCA, *à part.*

Cela est fort singulier et mérite d'être vérifié. — Monsieur le métayer, ou Monsieur le Sergent-major —

WERNER.

Avec votre permission, petite femme, Monsieur le Sergent-major est le titre que j'affectionne le plus.

FRANZISCA.

Eh bien, Monsieur le Sergent-major, j'ai ici une petite lettre de Monsieur le Major à ma maîtresse. Je veux seulement la lui remettre, et puis je reviendrai tout à l'heure. Voudriez-vous bien m'attendre jusques là? j'aimerais bien à causer encore un peu avec vous.

WERNER.

Aimez-vous à causer, petite femme? Eh bien soit, je le veux bien; allez; moi pareillement j'aime à causer; j'attendrai.

FRANZISCA.

Oh, attendez; je serai ici dans l'instant.

Scène VI.

PAUL WERNER.

Cette petite femme n'est pas mal! — Pourtant je n'aurais pas dû lui promettre d'attendre; car le plus important pour moi serait d'aller trouver le Major. — Il ne vent pas de mon argent, et préfère mettre en gage? — C'est bien à cela que je le reconnais. — Il me vient une idée. Lorsque j'étais en ville, il y a à peu près quinze jours, je fis visite à la femme du chef d'escadron Marloff. La pauvre femme était malade, et se lamentait de ce que son mari devait encore au Major quatre cents écus qu'elle ne savait comment lui payer. Aujourd'hui je voulais de nouveau aller la voir; — je voulais lui dire, que sitôt que j'aurais touché les déniers provenant de la vente de ma métairie, je pour-

rais lui prêter cinq cents écus. — Car enfin, il faut bien que je place quelque part cet argent, si je ne vais pas en Perse. — Mais elle avait pris le large, et très-certainement elle n'aura pu payer le Major. — Oui, voilà ce que je veux faire, et cela le plutôt possible. — La petite femme me pardonnera, mais je ne puis l'attendre.

(Il s'en va plongé dans ses réflexions, et heurte presque le Major qui vient à sa rencontre.)

Scène VII.

TELLHEIM. PAUL WERNER.

TELLHEIM.

Si préoccupé, Werner?

WERNER.

Ah, vous voilà, Monsieur le Major; je voulais de ce pas aller vous voir dans votre nouveau logement.

TELLHEIM.

Et m'étourdir les oreilles en pestant contre l'hôte de l'ancien. Épargnes-moi, je t'en prie!

WERNER.

C'est ce que j'aurais sans doute fait en passant, j'en conviens. Mais mon intention était proprement d'aller vous remercier de m'avoir gardé les cent Louis. Auguste vient de me les restituer. À la vérité, j'aurais bien voulu que vous pussiez me les garder plus long-temps, mais vous avez pris possession d'un nouveau logement que nous ne connaissons ni vous ni moi. Qui sait comment l'on y sera. Ils pourraient vous être volés là et vous seriez dès-lors tenu de m'indemniser. Je ne peux donc pas exiger de vous que vous continuiez à vous charger de la garde de mon dépôt.

TELLHEIM, *souriant*.

Depuis quand, Werner, es-tu si circonspect?

WERNER.

Cela s'apprend. De nos jours on ne saurait être trop circonspect avec son argent. — J'ai de plus encore une com-

mission pour vous, Monsieur le Major, et dont j'ai été chargé par la femme du chef d'escadron Marloff. Je sors de chez elle. Son mari est demeuré votre débiteur pour la somme de quatre cents écus. Elle vous transmet ici un à compte de cent ducats, et vous enverra le reste la semaine prochaine. Je pourrai bien être la cause pour laquelle elle ne vous fait pas passer la somme entière. Car elle me devait pareillement quatre-vingt écus, et comme elle s'imagina que je venais pour la presser de s'acquitter — ainsi qu'en effet ce fut bien un peu le but de ma visite — elle me les paya du petit rouleau qu'elle avait mis en réserve pour vous. Vous pouvez, je pense, vous passer pour une huitaine de jours, de vos cent écus, plus que moi je ne puis me passer de la petite somme qui m'était due. — Tenez, prenez donc!

(Il lui présente le rouleau de ducats.)

TELLHEIM.

Werner!

WERNER.

Eh bien, pourquoi me regardez-vous si fixement? — Prenez donc, Monsieur le Major!

TELLHEIM.

Werner!

WERNER.

Qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous fâche?

TELLHEIM, amèrement, en se frappant le front et en frappant du pied.

Que — Que ce ne soit pas la somme entière des quatre cents écus!

WERNER.

Calmez-vous, Monsieur le Major. Ne m'avez-vous donc pas compris?

TELLHEIM.

C'est précisément parce que je t'ai compris! — Pourquoi faut-il que je sois tourmenté aujourd'hui par les meilleures gens?

WERNER.

Que dites-vous?

TELLHEIM.

Cela ne te regarde qu'à moitié. Va-t'en, Werner!

(en repoussant la main avec laquelle Werner lui présente les ducats.)

WERNER.

Dèsque je serais débarrassé de ceci!

TELLHEIM.

Werner, si je t'apprends maintenant que la Marloff a été aujourd'hui de grand matin chez moi —

WERNER.

Oui?

TELLHEIM.

Qu'elle ne me doit plus rien?

WERNER.

Vraiment?

TELLHEIM.

Qu'elle m'a payé jusqu'au dernier sou, que diras-tu alors?

WERNER, *après avoir un moment réfléchi.*

Je dirai, — je dirai — que j'ai menti, et que c'est une très-vilaine chose de mentir, parce qu'on peut être attrapé sur le fait.

TELLHEIM.

Et tu auras honte?

WERNER.

Mais celui qui m'a forcé à mentir de la sorte, que mériterait-il? Ne devrait-il pas pareillement avoir honte? Tenez, Monsieur le Major, si je disais que votre procédé ne m'a point indisposé, j'aurais de nouveau menti; or je ne veux plus mentir. —

TELLHEIM.

Ne sois pas fâché, Werner. Je connais ton cœur et ton attachement pour moi. Mais je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER.

Vous n'en avez pas besoin? Et vous préférez vendre, mettre en gage et faire jaser de vous tout le monde?

TELLHEIM.

Que tout le monde sache que je ne possède plus un sou. Il ne faut pas vouloir paraître plus riche qu'on ne l'est.

WERNER.

Mais pourquoi vouloir paraître plus pauvre qu'on ne l'est? — On a toujours de l'argent quand notre ami en a.

TELLHEIM.

Il n'est pas convenable que je sois ton débiteur.

WERNER.

Il n'est pas convenable? — Lorsque dans une journée que l'ennemi et l'ardeur du soleil nous rendaient chaude votre palefrenier et les cantines s'étaient perdus, que vous vîntes auprès de moi en me disant: Werner, n'as-tu rien à boire; et qu'alors je vous présentais mon bidon, n'est-ce pas, que vous prîtes et bûtes? — Cela était-il convenable? — Dieu me pardonne, si alors une goutte d'eau pourrie ne l'emportait pas souvent de beaucoup sur toute cette vétille!

(en tirant en même temps de sa poche le sac de Louisd'or, et le lui présentant avec le rouleau de ducats.)

Prenez, cher Major, figurez-vous que c'est de l'eau. Le numéraire a pareillement été créé par Dieu pour tout le monde.

TELLHEIM.

Tu me martyrises; je te le répète, je ne veux pas être ton débiteur.

WERNER.

D'abord cela ne convenait pas; maintenant vous ne voulez pas? Ah, ceci est différent.

(un peu piqué.)

Vous ne voulez pas être mon débiteur? Et si pourtant vous l'étiez déjà, Monsieur le Major? Ou n'êtes-vous pas redevable à l'homme qui une fois para le coup qui devait vous fendre la tête, et une autre fois abattit le bras qui se disposait à faire feu sur vous? Que pouvez-vous devoir de plus à cet homme? ou mon col est-il de moindre importance que mon sac? — Si c'est là penser en grand Seigneur, il faut convenir que c'est penser bien absurdément!

TELLHEIM.

Avec qui parles-tu de la sorte, Werner? Nous sommes seuls; je puis maintenant le dire; si un tiers nous écoutait, ce serait de la fanfaronie. Je reconnais avec plaisir que je te suis deux fois redevable de ma vie. Mais mon ami, que me manqua-t-il pour que je n'en eusse pas fait tout autant pour toi? Hé!

WERNER.

Il ne vous manqua que l'occasion! Qui en a douté, Monsieur le Major? Ne vous ai-je pas vu cent fois exposer votre vie pour le moindre soldat lorsqu'il se trouvait engagé dans la presse?

TELLHEIM.

Par conséquent!

WERNER.

Mais —

TELLHEIM.

Pourquoi ne me comprends-tu pas bien? Je dis: qu'il n'est pas convenable que je sois ton débiteur; je ne veux pas être ton débiteur; bien entendu, dans les circonstances où je me trouve à l'heure qu'il est.

WERNER.

Ah! Ah! C'est à dire, que vous voulez remettre cela à des temps plus propices; vous voulez m'emprunter de l'argent une autrefois quand vous n'en aurez pas besoin, quand vous en aurez vous-même, et que moi, je n'en aurai peut-être pas.

TELLHEIM.

Il ne faut jamais emprunter quand on ne sait pas rembourser.

WERNER.

Un homme comme vous ne restera pas toujours dans la pénurie d'argent.

TELLHEIM.

Tu connais bien le monde! — Encore moins faut-il ensuite emprunter à quelqu'un qui a lui-même besoin de son argent.

WERNER.

Oh, oui, je suis un des gens de cette espèce! pour quoi l'argent me serait-il donc si nécessaire? — Partout où l'on a besoin d'un Sergent-major, on lui donne à vivre.

TELLHEIM.

Tu as besoin d'argent pour devenir plus que Sergent-major; pour te pousser dans une carrière, où sans argent l'homme le plus capable peut rester en arrière.

WERNER.

Pour devenir plus que Sergent-major? c'est à quoi je ne songe pas. Je suis un bon Sergent-major, et pourrai facilement devenir un mauvais capitaine de cavalerie, et à coup sûr, un fort inhabile général. Cette expérience, on l'a faite plus d'une fois.

TELLHEIM.

Ne me contrains pas à penser mal de toi! Werner! Je n'ai appris qu'à regret ce que m'a dit Auguste. Tu as vendu ta métairie, et tu veux de nouveau errer à l'aventure. Ne me forces pas à croire que tu aimes beaucoup moins le métier des armes que la vie déréglée qui par malheur y est attachée. Il faut être soldat pour son pays, ou par amour pour la cause pour laquelle on combat. Servir sans intention aucune, aujourd'hui ici, et demain là, n'est autre chose que voyager comme un garçon boucher, rien que cela.

WERNER.

Eh bien, oui, Monsieur le Major, je suivrai vos conseils. Vous savez mieux que moi ce qui convient. Je veux rester auprès de vous. — Mais en attendant, cher Major, prenez donc aussi mon argent. Aujourd'hui ou demain votre affaire doit être terminée. Vous recevrez de l'argent à foison. Vous me rendrez alors le mien avec intérêts. Je ne le fais que pour les intérêts.

TELLHEIM.

Ne me parles plus de cela!

WERNER.

En conscience, je ne le fais que pour les intérêts. — Quand parfois je pensais en moi-même: que deviendras-tu lorsque tu seras vieux, que tu seras estropié, dénué de tout,

forcé de mendier ton pain, je me disais d'un autre côté : non, tu ne demanderas pas l'aumône, au contraire tu iras chez le Major Tellheim ; il partagera son dernier sou avec toi ; il pourvoira amplement à ta nourriture ; chez lui tu mourras comme un honnête homme.

TELLHEIM, *saisissant la main de Werner.*

Eh bien, camarade, ne penses-tu plus de même ?

WERNER.

Non, je ne pense plus de même. — Quiconque ne veut rien accepter de moi, quand il a besoin d'argent, et que j'en possède, ne voudra rien me donner, quand il a de l'argent et que j'en ai besoin. — C'est bon !

(Il veut s'en aller.)

TELLHEIM.

Werner, ne me fais pas enrager ! Où veux-tu aller ?

(Il le retient.)

Si je t'assure sur mon honneur que j'ai encore de l'argent, si je te promets sur mon honneur de te le dire quand je n'en aurai plus, si enfin je te réponds que tu seras le premier et l'unique homme auquel j'emprunterai — seras-tu content ?

WERNER.

Ne faut-il pas que je le sois ? — Donnez-moi votre main en signe de promesse, Monsieur le Major.

TELLHEIM.

Tiens, Paul ! — Et maintenant en voilà assez sur cet objet. Je suis venu ici pour parler à une certaine personne. —

Scène VIII.

FRANZISCA, *sortant de la chambre de sa maîtresse.*
TELLHEIM. PAUL WERNER.

FRANZISCA, *en sortant.*

Etes-vous encore là, Monsieur le Sergent-major? —

(apercevant Tellheim.)

Et vous aussi, Monsieur le Major, vous êtes là? — Je suis dans l'instant à vos ordres.

(Elle rentre promptement.)

Scène IX.

TELLHEIM.

C'était elle! — Mais je vois que tu la connais, Werner?

WERNER.

Oui, je connais cette petite femme.

TELLHEIM.

Et pourtant, si je m'en souviens bien, tu n'étais pas auprès de moi, lorsque je me trouvais en quartier d'hiver en Thuringe?

WERNER.

Non, j'étais alors à Leipzig pour soigner des fournitures militaires.

TELLHEIM.

D'où la connais-tu donc?

WERNER.

Notre connaissance est fort jeune, elle ne date que d'aujourd'hui. Mais une connaissance jeune est chaude.

TELLHEIM.

Tu as donc aussi vu la demoiselle, sa maîtresse.

WERNER.

Sa maîtresse, est-elle une demoiselle? Elle m'a dit que vous connaissiez sa maîtresse.

TELLHEIM.

N'as-tu donc pas entendu? je la connais de la Thuringe.

WERNER.

La demoiselle est-elle jeune?

TELLHEIM.

Oui.

WERNER.

Jolie?

TELLHEIM.

Très-jolie.

WERNER.

Riche?

TELLHEIM.

Fort riche.

WERNER.

La demoiselle vous aime-t-elle autant que vous affectionne sa fille de chambre? Cela serait charmant!

TELLHEIM.

Comment dis-tu?

Scène X.

FRANZISCA, *sortant de nouveau avec une lettre à la main.* TELLHEIM. PAUL WERNER.

FRANZISCA.

Monsieur le Major —

TELLHEIM.

Chère Franzisca, je n'ai pas encore pu te complimenter sur ton arrivée.

FRANZISCA.

Vous l'aurez certainement déjà fait en pensée. Je sais que vous avez de l'affection pour moi. J'en ai pareillement pour vous. Mais il n'est pas joli de votre part d'inquiéter et d'affliger ainsi des personnes qui vous affectionnent.

WERNER, *à part.*

Ah, je m'aperçois maintenant de quelque chose. C'est positif! il n'y a pas lieu d'en douter!

TELLHEIM.

Ma destinée, Franzisca! As-tu remis la lettre en question?

FRANZISCA.

Oui, et ici je vous remets —

(Elle lui présente la lettre.)

TELLHEIM.

Une réponse? —

FRANZISCA.

Non, votre propre lettre.

TELLHEIM.

Comment? elle ne veut pas la lire?

FRANZISCA.

Elle le voudrait bien, mais — nous ne savons pas bien lire les écritures.

TELLHEIM.

Folichonne!

FRANZISCA.

Et nous pensons que la correspondance de lettres n'a pas été inventée pour ceux, qui peuvent, dèsqu'ils le veulent, s'entretenir de vive voix.

TELLHEIM.

Quel prétexte! il faut qu'elle la lise. Elle contient ma justification — toutes les raisons et causes —

FRANZISCA.

Ces raisons et causes, elle veut les apprendre de vous-même, et non pas les lire.

TELLHEIM.

Les apprendre de moi-même? afin que chacune de ses paroles, chacune de ses mines jette le trouble dans mon âme, afin que je lise dans chacun de ses regards toute la grandeur de ma perte?

FRANZISCA.

Sans miséricorde! — Prenez!

(Elle lui donne la lettre.)

Elle vous attend à trois heures. Elle veut sortir en voiture, et voir la ville. Vous devez l'accompagner.

TELLHEIM.

Moi sortir avec elle en voiture?

FRANZISCA.

Et que me donnez-vous, si je reste à la maison et que je vous laisse l'un et l'autre vous promener tout seuls en voiture?

TELLHEIM.

Tout seuls?

FRANZISCA.

Dans une belle voiture fermée.

TELLHEIM.

Impossible!

FRANZISCA.

Oui, oui; en voiture Monsieur le Major sera obligé de tenir bon; là, il ne pourra nous échapper. C'est précisément dans ce but que la partie a été arrangée. — Bref, vous venez, Monsieur le Major, à trois heures précises. — Mais à propos! vous vouliez aussi me parler seule. Qu'avez-vous donc à me dire? — Ah, c'est vrai! nous ne sommes pas seuls.

(Regardant Werner.)

TELLHEIM.

Si fait, Franzisca; nous sommes seuls. Mais comme ta maîtresse n'a pas lu la lettre, je n'ai encore rien à te dire.

FRANZISCA.

Nous serions pourtant seuls? Vous n'avez donc point de secrets pour Monsieur le Sergent-major?

TELLHEIM.

Non, aucun.

FRANZISCA.

Pourtant, il me semble que vous devriez en avoir pour lui.

TELLHEIM.

Comment cela ?

WERNER.

Pourquoi cela, petite femme ?

FRANZISCA.

Notamment des secrets d'une certaine espèce. — Tous les vingt, Monsieur le Sergent-major ?

(en tenant les deux mains en l'air avec doigts écarquillés.)

WERNER.

St ! St ! petite femme, petite femme !

TELLHEIM.

Que signifie cela ?

FRANZISCA.

En un clin-d'oeil on vous en passe une au doigt, Monsieur le Sergent-major ?

(Faisant la pantomime comme si elle mettait rapidement une bague au doigt.)

TELLHEIM.

Qu'avez-vous tous les deux ?

WERNER.

Petite femme, petite femme, vous entendrez pourtant plaisanterie ?

TELLHEIM.

Werner, tu n'as pourtant pas oublié ce que je t'ai dit plusieurs fois, qu'il ne faut jamais plaisanter avec les personnes du sexe sur un certain point ?

WERNER.

Par ma foi je pourrais bien l'avoir oublié. — Petite femme, je vous demande —

FRANZISCA.

Eh bien, puisque ce n'était que plaisanterie, je veux bien pour cette fois-ci vous le pardonner.

TELLHEIM.

S'il faut absolument que je vienne, Franzisca, fais donc ensorte que ta maîtresse lise au préalable la lettre. Cela m'épargnera le supplice de penser et de dire une seconde fois des choses que j'aimerai tant à oublier. Tiens, donne-la lui.

(En retournant la lettre, et en la lui donnant, il s'aperçoit qu'elle est décachetée.)

Mais me trompé-je ? La lettre, Franzisca, est décachetée.

FRANZISCA.

Cela se pourrait bien.

(En la regardant.)

Oui, vraiment elle est décachetée. Qui peut l'avoir ouverte ? Nous ne l'avons pourtant pas lue, Monsieur le Major ; oh non, décidément pas. Nous ne voulons pas non plus la lire, car l'auteur de la lettre vient lui-même. Ne manquez pas de venir, Monsieur le Major ; et savez-vous quoi ? faites un peu toilette ; ne vous présentez pas dans cet état-là. Vous êtes sans doute à excuser, vous ne nous attendiez pas. — Ainsi venez en souliers, et faites-vous un peu arranger les cheveux. — Tel que je vous vois, vous m'avez l'air trop brave, trop honnête, trop Prussien !

TELLHEIM.

Je te remercie, Franzisca.

FRANZISCA.

On dirait que vous avez campé la nuit passée.

TELLHEIM.

Tu pourrais bien l'avoir deviné.

FRANZISCA.

Nous voulons aussi faire incessamment toilette, et puis dîner. Nous vous retiendrions bien à dîner, mais votre présence pourrait nous empêcher de manger, et voyez-vous bien, nous ne sommes pas amoureux au point de n'avoir plus d'appétit.

TELLHEIM.

Je m'en vais, Franzisca, en attendant prépaies un peu ta maîtresse, afin que je ne devienne pas méprisable ni à ses yeux, ni aux miens. — Viens, Werner, tu dîneras avec moi.

WERNER.

À table d'hôte, dans cette maison-ci? Il me serait impossible d'avaler un seul morceau.

TELLHEIM.

Chez moi, dans ma chambre.

WERNER.

Je vous suis tout à l'heure. Seulement encore un mot à cette petite femme.

TELLHEIM.

Hem! cela ne me déplaît pas!

(Il s'en va.)

Scène XI.

PAUL WERNER. FRANZISCA.

FRANZISCA.

Eh bien, Monsieur le Sergent-major?

WERNER.

Petite femme, si je reviens, dois-je pareillement venir plus paré?

FRANZISCA.

Venez comme il vous plaira, Monsieur le Sergent-major; mes yeux n'auront rien contre vous. Mais mes oreilles se tiendront d'autant plus sur leurs gardes contre vous. — Vingt doigts, tous les vingt couverts de bagues! Ei, Ei, Monsieur le Sergent-major!

WERNER.

Non, petite femme; voilà précisément ce que je voulais encore vous dire: c'est une plaisanterie qui m'est échappée, mais dans laquelle il n'y a rien de vrai. On a ma foi bien

assez d'une bague. Et mille fois j'ai entendu dire au Major qu'il faut être un fripon de soldat pour oser tromper une fille. — Voilà comme je pense aussi, petite femme, soyez en sûre! Il faut que je me hâte maintenant de suivre le Major. — Bon appétit, petite femme!

(Il s'en va.)

FRANZISCA.

Pareillement, Monsieur le Sergent-major! — Je crois que cet homme me plaît.

(En voulant rentrer Wilhelmine vient à sa rencontre.)

Scène XII.

WILHELMINE. FRANZISCA.

WILHELMINE.

Le Major est-il de nouveau disparu? O Franzisca, que n'ai-je pu le retenir ici, je serais maintenant assez tranquille.

FRANZISCA.

Et moi, je veux vous tranquilliser davantage.

WILHELMINE.

Tant mieux! Sa lettre, o sa lettre! Chaque ligne respirait l'honnête homme. Chaque refus de me posséder m'assurait de son amour. — Il se sera bien aperçu que nous avons lu la lettre. — Qu'il le sache; pourvu qu'il vienne. — Il vient pourtant décidément? — Seulement, Franzisca, il me semble qu'il y a dans sa conduite un peu trop de fierté. Car c'est de l'orgueil, et de l'orgueil impardonnable, de ne vouloir pas être redevable à son amante de son bonheur. S'il me le fait sentir trop fortement, Franzisca —

FRANZISCA.

Vous renoncerez à lui?

WILHELMINE.

Eh, mais voyez donc, n'excite-t-il pas déjà de nouveau ta compassion? Non, chère folle, pour un seul défaut on

ne renonce à aucun homme, mais il m'est venu l'idée d'humilier un peu son orgueil par l'orgueil.

FRANZISCA.

Il faut que vous soyez bien tranquille pour être inspirée de la sorte.

WILHELMINE.

Je le suis aussi; viens seulement; tu auras un rôle à jouer dans le projet que je médite.

(Elles rentrent toutes les deux.)

Acte Quatrième.

Scène I.

CHAMBRE DE WILHELMINE.

WILHELMINE, *habillée richement, mais avec goût.*
FRANZISCA. *Elles se lèvent de table dont un domestique enlève ce qui se trouve dessus.*

FRANZISCA.

Il est impossible que vous puissiez être rassasiée, Mademoiselle.

WILHELMINE.

Crois-tu, Franzisca ? Peut-être me suis-je mise à table sans faim.

FRANZISCA.

Nous étions convenues de ne pas faire mention de lui pendant le repas ; mais nous aurions dû en même temps nous faire une loi de ne pas penser à lui.

WILHELMINE.

En effet, je n'ai fait autre chose que songer à lui.

FRANZISCA.

Je m'en suis bien aperçue ; je commençai à parler d'un million de choses, et vous répondîtes à tout de travers.

(Un autre domestique apporte du café)

Voici une nourriture qui prête plus à la possibilité de se former des chimères. Ce cher mélancholique café!

WILHELMINE.

Des chimères? je n'en forme aucune. Je songe simplement à la leçon que je veux lui donner. M'as-tu bien comprise, Franzisca?

FRANZISCA.

Oh, oui, mais le mieux serait qu'il nous épargnât la leçon.

WILHELMINE.

Tu verras que je le connais à fond. L'homme qui me refuse maintenant avec toutes mes richesses, me disputera à tout l'univers dèsqu'il me saura malheureuse et abandonnée.

FRANZISCA, *d'un air sérieux.*

Et ceci doit flatter infiniment l'amour-propre le plus délié.

WILHELMINE.

Voyez-moi donc ce petit censeur. Il n'y a pas longtemps qu'elle me surprit un moment de vanité, et maintenant elle me surprend un accès d'amour-propre. — Eh bien, laisses-moi seulement faire, chère Franzisca; tu pourras pareillement en user avec ton Sergent-major, comme tu voudras.

FRANZISCA.

Avec mon Sergent-major?

WILHELMINE.

Oui, et si tu viens encore me le nier, je n'en douterai plus. — Je ne l'ai pas encore vu, mais de chaque mot que tu m'as dit de lui, je te prophétise ton mari.

Scène II.

**RICCAUT DE LA MARLINIERE. WILHELMINE.
FRANZISCA.**

RICCAUT, *encore derrière la scène.*

Est-il permis, Monsieur le Major ?

FRANZISCA.

Qu'est-ce que c'est que cela ? cela veut-il chez nous ?

(Portant ses pas vers la porte.)

RICCAUT.

Parbleu ! Je me trompe de chambre. — Mais non, je ne me trompe pas. — C'est sa chambre.

FRANZISCA.

Très-certainement, Mademoiselle, ce Monsieur croit trouver encore ici le Major de Tellheim.

RICCAUT.

Le Major de Tellheim ; juste, ma belle enfant, c'est lui que je cherche. Où est-il ?

FRANZISCA.

Il ne loge plus ici.

RICCAUT.

Comment ? il logeait encore ici il y a vingt-quatre heures, et il ne loge plus ici ? où loge-t-il donc ?

WILHELMINE, *s'approchant de lui.*

Monsieur —

RICCAUT.

Ah, Madame, — Mademoiselle, — pardonnez !

WILHELMINE.

Monsieur, votre erreur est très-pardonnable, et votre surprise très-naturelle. Monsieur le Major a eu la bonté de me céder sa chambre en ma qualité d'étrangère qui ne savait où se loger.

RICCAUT.

Ah, voilà de ses politesses! c'est un très-galant homme que ce Major!

WILHELMINE.

Mais, où il est allé se loger, en vérité j'ai honte de ne pas le savoir.

RICCAUT.

Vous ne le savez pas; c'est dommage, j'en suis fâché.

WILHELMINE.

J'aurais dû m'en informer. Ses amis, sans aucun doute, viendront encore le chercher ici.

RICCAUT.

Je suis très de ses amis, Mademoiselle —

WILHELMINE.

Franziska, ne le sais-tu pas?

FRANZISCA.

Non, Mademoiselle.

RICCAUT.

J'aurais grand besoin de lui parler; je viens lui apporter une nouvelle dont il sera enchanté.

WILHELMINE.

Je regrette d'autant plus. — Toutefois je compte lui parler, peut-être très-incessamment. S'il importe peu de quelle bouche il apprend cette bonne nouvelle, je suis prête, Monsieur —

RICCAUT.

J'accepte avec plaisir votre proposition. Sachez donc, Mademoiselle, que je viens du Ministre de la guerre où j'ai dîné — j'y dîne à l'ordinaire. — Là on est venu à parler du Major Tellheim, et le Ministre m'a dit en confidence — car Son Excellence est de mes amis, et il n'y a point de mystères entre nous, — que l'affaire de notre Major est sur le point de se terminer et de se terminer bien; qu'il avait fait un rapport au Roi, et que Sa Majesté avait résolu tout à fait en faveur du Major. — Monsieur, m'a dit Son Excellence, vous comprenez bien, que tout dépend de la manière

dont on fait envisager les choses au Roi, et vous me connaissez. Cela fait un très-joli garçon que ce Tellheim, et ne sais-je pas que vous l'aimez ? Les amis de mes amis sont aussi les miens. Il coûte un peu cher au Roi ce Tellheim, mais est-ce que l'on sert les Rois pour rien ? Il faut s'entraider en ce monde ; et quand il s'agit de pertes, que ce soit le Roi qui en fasse, et non pas un honnête homme de nous autres. Voilà le principe dont je ne me dépars jamais. — Que dites-vous de ceci, Mademoiselle, n'est-ce pas, voilà un brave homme ? Ah que Son Excellence a le cœur bien placé. Le Ministre au reste m'a assuré, que si le Major n'a pas déjà reçu une lettre missive du Roi, il en recevrait infailliblement une aujourd'hui.

WILHELMINE.

Très-décidément, cette nouvelle fera beaucoup de plaisir au Major Tellheim. Je souhaiterais seulement pouvoir lui nommer l'ami qui prend une si vive part à son bonheur.

RICCAUT.

Mademoiselle, vous voyez en moi le Chevalier Riccaut de la Marlinière, Seigneur de Pret-au-val, de la Branche de Prens'd'or. Vous êtes surprise, Mademoiselle, d'apprendre que j'appartiens à une si grande famille qui est véritablement du sang royal. — Il faut le dire, je suis sans doute le cadet le plus aventureux que la maison ait jamais eu. — Je sers depuis ma onzième année. Une affaire d'honneur me contraignit à fuir. Sur quoi je servis successivement dans les troupes de Sa Sainteté le Pape, de la République St. Marino, de la Couronne de Pologne et des Pays-bas, jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai ici. Ah Mademoiselle, que je voudrais n'avoir jamais vu ce pays-ci. Si on m'eut laissé au service des Pays-bas, il faudrait que je fusse maintenant pour le moins colonel, mais être resté ici perpétuellement capitaine, et maintenant être pardessus le marché capitaine en réforme —

WILHELMINE.

C'est avoir beaucoup de malheur —

RICCAUT.

Oui, Mademoiselle, me voilà réformé, et par là mis sur le pavé !

WILHELMINE.

Je vous plains beaucoup.

RICCAUT.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle. Non, on ne se connaît pas ici en mérite. Réformer un homme comme moi qui en outre s'est ruiné au service; car j'y ai dépensé au-delà de vingt mille livres qui composaient toute ma fortune. Qu'ai-je maintenant? Tranchons le mot, je n'ai pas le sou, et me voilà exactement vis-à-vis du rien.

WILHELMINE.

Cela me fait beaucoup de peine.

RICCAUT.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle. Mais je devais éprouver qu'un malheur ne vient jamais seul. Quelle autre ressource un honnête homme de mon extraction peut-il avoir que le jeu. Or j'ai toujours joué avec bonheur aussi longtemps que je pouvais me passer des faveurs de la fortune. Et maintenant que j'en ai besoin, Mademoiselle, je joue avec un guignon qui surpasse toute croyance. Depuis quinze jours il ne s'en est passé aucun où je n'aie été débanqué. Encore hier j'ai été débanqué trois fois. Je sais bien qu'il y avait quelque chose de plus que le jeu. Car parmi mes pointeurs se trouvaient certaines dames. — Mais je n'en dis pas davantage; car il faut être galant envers les dames. Elles m'ont invité aujourd'hui à prendre ma revanche; mais — vous m'entendez, Mademoiselle. — Il faut d'abord avoir de quoi vivre, avant d'avoir de quoi jouer.

WILHELMINE.

Je n'espère pas, Monsieur —

RICCAUT.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle.

WILHELMINE, tirant *Franziska* à part.

Cet homme me fait véritablement pitié. Me saurait-il mauvais gré que je lui offrisse quelque chose?

FRANZISCA.

Il ne m'en a pas l'air, celui-là.

WILHELMINE.

Bon! — Monsieur, vous me dites — que vous jouez; que vous tenez banque; sans doute dans des endroits où il y a quelque chose à gagner. Il faut que je vous avoue que — moi pareillement j'aime beaucoup le jeu.

RICCAUT.

Tant mieux, Mademoiselle, tant mieux. Tous les gens d'esprit aiment le jeu à la fureur.

WILHELMINE.

De plus, je ne vous cache pas que j'aime à gagner, et que je hasarde volontiers mon argent avec quelqu'un qui — s'entend au jeu. Me serait-il bien permis, Monsieur, de me mettre en société avec vous, et de prendre part à votre banque?

RICCAUT.

Comment, Mademoiselle, vous voulez être de moitié avec moi? De tout mon coeur.

WILHELMINE.

Au commencement, je restreins mon enjeu à une bagatelle.

(Elle va à sa cassette, et en tire de l'argent.)

RICCAUT.

Ah Mademoiselle, que vous êtes charmante! —

WILHELMINE.

Voici ce que j'ai gagné il y a quelque temps; ce ne sont que dix Louis. — À la vérité, j'ai honte d'offrir si peu —

RICCAUT.

Donnez toujours, Mademoiselle, donnez.

(Il prend l'argent.)

WILHELMINE.

Votre banque, Monsieur, est sans doute très-considérable? —

RICCAUT.

Très-considérable. Dix Louis? En raison de cette somme je vous intéresse à ma banque pour le tiers. À la vérité, un tiers exigerait une mise un peu plus forte, mais avec une

belle dame, il ne faut pas y regarder de si près. Je me félicite d'entrer de la sorte en relations avec vous, Mademoiselle, et dès ce moment je recommence à bien augurer de ma fortune.

WILHELMINE.

Mais je ne puis être présente, quand vous jouez, Monsieur.

RICCAUT.

Qu'avez-vous besoin d'être présente, Mademoiselle ? Nous autres joueurs nous sommes de très-honnêtes gens entre nous.

WILHELMINE.

Si nous sommes heureux, vous ne manquerez pas, j'en suis sûre, de venir m'apporter ma part de gain. Mais si nous avons du malheur —

RICCAUT.

Alors je viens chercher des recrues ; n'est-il pas vrai, Mademoiselle ?

WILHELMINE.

À la longue les recrues pourraient bien finir par manquer. Ainsi, Monsieur, défendez bien notre argent.

RICCAUT.

Pour qui me prenez-vous, Mademoiselle ? pour un nigaud ? pour un benêt ?

WILHELMINE.

Pardonnez-moi —

RICCAUT.

Je suis des bons, Mademoiselle. Savez-vous ce que cela veut dire ? je suis des joueurs consommés.

WILHELMINE.

Sauf pourtant, Monsieur —

RICCAUT.

Je sais monter un coup —

WILHELMINE, avec surprise.

Vous pourriez ?

RICCAUT.

Je file la carte avec une adresse —

WILHELMINE.

Je ne puis le croire!

RICCAUT.

Je fais sauter la coupe avec une dextérité —

WILHELMINE.

Vous oseriez, Monsieur —

RICCAUT.

Que n'oserais-je pas, Mademoiselle? Donnez-moi un pigeonneau à plumer et —

WILHELMINE.

Quoi? jouer frauduleusement? tromper?

RICCAUT.

Ce n'est pas là tromper, Mademoiselle, c'est tout simplement corriger la fortune, l'enchaîner sous ses doigts, être sûr de son fait. Admirez à la fois et la richesse et la grâce de la langue française.

WILHELMINE.

Non, Monsieur, si vous pensez de la sorte —

RICCAUT.

Laissez-moi faire, Mademoiselle, et soyez tranquille. Que vous importe comment je joue? Bref, demain vous me reverrez ou bien avec cent Louis ou vous ne me reverrez plus. — Votre très-humble, Mademoiselle, votre très-humble —

(Il se retire promptement.)

WILHELMINE, *le suivant des yeux avec surprise et indignation.*

Je souhaite la dernière alternative, Monsieur, la dernière.

Scène III.

WILHELMINE. FRANZISCA.

FRANZISCA, *indignée.*

Puis-je encore parler? O brava, bravissima, Mademoiselle!

WILHELMINE.

Raïlles-toi de moi, je le mérite.

(Après un moment de réflexion et d'un ton plus calme.)

Mais non, ne me raïlles pas, Franzisca, je ne le mérite point.

FRANZISCA.

O c'est charmant! la belle oeuvre que vous avez faite là! remettre sur pied un fripon.

WILHELMINE.

J'ai cru secourir un malheureux.

FRANZISCA.

Et le bon de la chose est que ce mauvais sujet vous prend pour un de ses semblables. — Il faut que je cours après lui, lui reprendre votre argent.

(Elle veut s'en aller.)

WILHELMINE.

Franzisca, ne laisses pas refroidir le café, verses.

FRANZISCA.

Il faut qu'il vous le rende; vous vous êtes ravisée; vous ne voulez pas être de moitié avec lui. Dix Louis! N'entendites-vous donc pas, Mademoiselle, que c'était un mendiant?

(Wilhelmine verse en attendant elle-même le café.)

Qui diantre va donner tant à un mendiant? et chercher encore par-dessus le marché à lui épargner l'humiliation d'avoir mendié votre secours? L'homme bienfaisant qui par grandeur d'ame veut ne pas connaître le mendiant est à son tour méconnu par celui-ci. Et maintenant prenez-vous en

à vous-même s'il envisage votre don comme je ne sais quoi.

(Wilhelmine présente une tasse à Franzisca.)

Voulez-vous m'échauffer encore plus le sang? Je ne veux pas boire.

(Wilhelmine pose ailleurs la tasse.)

„Parbleu, Mademoiselle, on ne se connaît pas ici en mérite“

(contrefaisant le ton de Riccaut.)

— sans doute, si l'on laisse courir de la sorte les coquins sans les pendre.

WILHELMINE, *froidement et pensive tout en buvant.*

Franziska, tu te connais si bien en bonnes gens, mais quand voudras-tu apprendre à tolérer les mauvaises gens? — Ce sont pourtant aussi des humains — et souvent pas à beaucoup près aussi immoraux qu'ils paraissent l'être. — Il faut seulement rechercher leur bon côté. — Je me figure par exemple que ce François n'est autre chose que vain. C'est par pure vanité qu'il se fait faux joueur; il ne veut pas se donner l'air de me devoir de la reconnaissance; il veut s'épargner la charge de me remercier. Peut-être qu'avec la somme que je lui ai donnée il va maintenant payer ses petites dettes, qu'il emploie le reste, autant qu'il suffit, à vivre tranquillement et économiquement, et qu'il ne songe plus au jeu. S'il en est ainsi, chère Franziska, laisses-le venir chercher des recrues quand il voudra —

(Elle lui donne la tasse.)

Tiens, ôtes-moi cela! — Mais, dis-moi un peu, Tellheim ne devrait-il pas être déjà ici?

FRANZISCA.

Non, Mademoiselle, je ne peux ni l'un ni l'autre; ni chercher le bon côté d'un homme vicieux, ni chercher le mauvais côté d'un homme de bien.

WILHELMINE.

Il vient pourtant très-décidément?

FRANZISCA.

Il devrait ne pas venir! Vous remarquez en lui, en lui

le meilleur des hommes, un peu d'orgueil, et par ce motif vous voulez le tourmenter si cruellement?

WILHELMINE.

Reviens-tu sur ce chapitre? — Ne m'en parles plus, je l'ai une fois décidé ainsi. Malheur à toi si tu me gâtes ce plaisir, si tu ne dis et ne fais pas ce dont nous sommes convenues. — Je veux bien te laisser seule avec lui, et puis — Je crois qu'il vient maintenant.

Scène IV.

PAUL WERNER, *qui entre dans une attitude roide comme s'il était de service.* WILHELMINE. FRANZISCA.

FRANZISCA.

Non, ce n'est que son cher Sergent-major.

WILHELMINE.

Cher Sergent-major? À qui s'adresse ce terme cher?

FRANZISCA.

Mademoiselle, ne me déconcertez pas cet homme. — Votre servante, Monsieur le Sergent-major! Que nous apportez-vous?

WERNER,

allant directement à Wilhelmine sans faire attention à Franzisca.

Le Major de Tellheim fait présenter par moi, le Sergent-major Werner, ses très-humbles respects à Mademoiselle de Barnhelm, et la prévient qu'il sera ici incessamment.

WILHELMINE.

Où reste-t-il donc?

WERNER.

Vous pardonnerez, Mademoiselle; nous étions partis de chez nous avant trois heures sonnantes; mais en chemin le Major fut acosté par le payeur général de l'armée; et comme les gens de cette classe n'en finissent pas quand une fois ils

entrent en conversation, le major me fit signe d'aller vous-rapporter le fait.

WILHELMINE.

Très-bien, Monsieur le Sergent-major. Je souhaite seulement que le payeur général de l'armée ait quelque nouvelle agréable à dire au Major.

WERNER.

Il est rare que le payeur de l'armée ait des choses agréables à dire aux Officiers. — N'avez-vous d'ailleurs rien à m'ordonner ?

(Se disposant à s'en aller.)

FRANZISCA.

Eh bien, vous voulez déjà partir, Monsieur le Sergent-major ? N'aurions-nous donc rien de quoi causer ensemble ?

WERNER, à voix basse à Franzisca et d'un air sérieux.

Pas ici, petite femme. — C'est contre le respect, contre la subordination. — Mademoiselle —

(à Wilhelmine.)

WILHELMINE.

Je vous remercie de votre peine, Monsieur le Sergent-major. J'ai été bien aise d'apprendre à vous connaître. Franzisca m'a dit beaucoup de bien de vous.

(Werner fait une révérence roide et s'en va.)

Scène V.

WILHELMINE. FRANZISCA.

WILHELMINE.

C'est là ton Sergent-major, Franzisca ?

FRANZISCA.

Oui, Mademoiselle, c'est là mon Sergent-major. Vous le trouvez sans doute un peu roide et gauche. En ce moment il m'a presque paru tel à moi-même. Mais, je m'en suis bien aperçue, devant vous il s'est imaginé se trouver à la parade; or à la parade, il faut bien le dire, les soldats

ressemblent bien plus à des marionnettes qu'à des hommes. Toutefois vous devriez seulement le voir quand il est abandonné à lui-même.

WILHELMINE.

C'est-ce qu'il me faudrait sans doute voir.

FRANZISCA.

Il sera encore dans la salle. Me permettez-vous de causer un peu avec lui?

WILHELMINE.

Je te refuse ce plaisir bien malgré moi. Il faut que tu restes ici, Franzisca. Ta présence est nécessaire dans notre abouchement. — Il me vient encore une idée. Tiens, prends ma bague, conserve-la, et donne-moi celle du Major.

FRANZISCA.

Pourquoi cela?

WILHELMINE.

Je ne le sais pas encore bien moi-même; mais je crois avoir quelque pressentiment que je pourrai me trouver dans le cas de me servir de sa bague. — On frappe. — Donnes vite!

(Elle met la bague à son doigt.)

C'est-lui!

Scène VI.

TELLHEIM, *dans le même habit, mais du reste, tel que Franzisca le demandait.* LES PRÉCÉDENS.

TELLHEIM.

Mademoiselle, excusez mon retard —

WILHELMINE.

Oh, Monsieur le Major, entre nous, nous ne voulons pas le prendre si militairement. — Vous êtes maintenant là, et l'attente d'un plaisir en est pareillement un. — Eh bien?

(Le regardant en riant.)

Cher Tellheim, convenez que nous avons été, il y a un instant, de grands enfans ?

TELLHEIM.

Oui, Mademoiselle, des enfans, et des enfans qui se montrent récalcitrans là où ils devraient se résigner à obéir.

WILHELMINE.

Nous voulons nous promener en voiture, cher Major, — visiter un peu la ville, — et puis aller à la rencontre de mon oncle.

TELLHEIM.

Comment ?

WILHELMINE.

Voyez, nous n'avons pas même pu vous faire part encore de la nouvelle la plus importante. Oui, mon oncle arrive aujourd'hui ici. Un hasard est cause que je l'ai précédé d'un jour.

TELLHEIM.

Le Comte de Bruchsal ? il est de retour ?

WILHELMINE.

Les troubles de la guerre le forcèrent à voyager en Italie ; la paix le ramena. — Ne vous alarmez point, Tellheim. Bien qu'auparavant nous craignissions de sa part le plus grand obstacle à notre union —

TELLHEIM.

À notre union ?

WILHELMINE.

Il est votre ami. Il a appris de toutes parts trop de bien de vous pour ne pas l'être. Il brule de voir celui dont son unique héritière a fait choix. Il vient comme oncle, tuteur, et père, me livrer entre vos mains.

TELLHEIM.

Ah, Mademoiselle, pourquoi n'avez-vous pas lu ma lettre ? pourquoi n'avez-vous pas voulu la lire ?

WILHELMINE.

Votre lettre ? mais oui, je me rappelle que vous m'en

envoyâtes une. Qu'avons-nous fait de cette lettre, Franzisca? L'avons nous lue ou non? Que m'écrivîtes-vous donc, cher Tellheim?

TELLHEIM.

Rien que ce que me commande l'honneur.

WILHELMINE.

C'est à dire, de ne pas vous refuser à épouser une honnête fille qui vous aime. C'est-ce que vous commande sans doute l'honneur. Décidément, j'aurais du lire la lettre. Mais ce que je n'ai pas lu, je puis l'apprendre verbalement.

TELLHEIM.

Oui, vous l'apprendrez.

WILHELMINE.

Non, je n'ai pas même besoin de l'apprendre. Cela s'entend de soi-même. Vous seriez capable d'un aussi vilain trait, de ne plus vouloir ma main? Savez-vous que je serais déshonorée pour tout le temps de ma vie? Mes compatriotes me montreraient au doigt. „La voilà, dirait-on, cette Demoiselle de Barnhelm, qui parcequ'elle est „riche, s'est imaginée qu'elle obtiendrait le brave Tellheim, comme si les braves pouvaient être obtenus pour de „l'argent!“ Voilà ce qu'on dirait. Car mes compatriotes sont toutes jalouses de moi. Que je suis riche, c'est-ce dont elles ne disconviennent pas, mais qu'en outre, je suis d'ailleurs une assez bonne fille bien digne d'un mari, c'est-ce dont elles ne veulent pas entendre parler. N'est-il pas vrai, Tellheim?

TELLHEIM.

Oui, oui, Mademoiselle, je reconnais bien à cela vos compatriotes. Elles vous convoiteront ardemment un militaire en réforme, un Officier blessé dans son honneur, un soldat estropié, un mendiant.

WILHELMINE.

Et vous seriez tout cela? Si je ne me trompe, j'en entends déjà parler ce matin. Il y a là du bon et du mauvais mêlés ensemble. Approfondissons un peu l'un et l'autre. — Vous avez été mis en état de réforme, dites-vous? J'ai cru que votre régiment n'avait été qu'incorporé dans d'autres.

Comment s'est-il fait qu'on n'a pas maintenu en activité de service un homme de votre mérite ?

TELLHEIM.

Cela est arrivé, comme cela devait nécessairement arriver. Les Grands se sont convaincus qu'un soldat fait bien peu par attachement pour eux, qu'il ne fait guères davantage par devoir, mais qu'il fait tout pour son propre honneur. Que pourraient-ils donc croire lui devoir ? La paix est cause qu'ils peuvent se passer d'un grand nombre de mes égaux, et après tout, personne ne leur est indispensable.

WILHELMINE.

Vous parlez comme doit parler quelqu'un qui à son tour peut fort bien se passer des Grands. Et jamais ils n'ont été aussi indispensables qu'en ce moment-ci. Je leur rends grâces d'avoir renoncé à un homme que je n'aurais guères aimée à partager avec eux. — Je suis votre Souveraine, Tellheim, vous n'avez besoin d'aucun autre Maître. Vous trouver en état de réforme, est, je l'avoue, un bonheur auquel je ne me serais pas attendue. — Toutefois vous n'êtes pas seulement réformé : vous êtes bien plus. Qu'êtes-vous donc de plus ? un estropié, disiez-vous ? Hm !

(*En le contemplant de haut en bas.*)

L'estropié n'a perdu encore aucun de ses membres ; il marche encore assez droit ; il paraît encore assez sain et robuste. — Cher Tellheim, si vous comptez mendier en raison de la perte de vos membres sains et saufs, je vous prédis d'avance que vous ne recevrez l'aumône qu'à un fort petit nombre de portes, excepté aux portes de bonnes pâtes de filles comme moi.

TELLHEIM.

Je n'entends parler à l'heure qu'il est qu'une jeune folâtre, chère *Wilhelmine*.

WILHELMINE.

Et moi je n'entends dans votre réprimande que l'expression de *chère Wilhelmine*. — Mais je ne veux plus être folâtre. Car je me rappelle que vous êtes en effet un petit estropié. Un coup de feu vous a un peu paralysé votre bras droit. — Cependant tout bien considéré, cela n'est

pas non plus un fort grand mal. J'en serais d'autant plus à l'abri de vos coups.

TELLHEIM.

Mademoiselle !

WILHELMINE.

Vous voulez dire que vous le serez d'autant moins des miens. J'espère, mon cher Tellheim, que vous ne me forcez pas à en venir là.

TELLHEIM.

Vous voulez rire, Mademoiselle ; je regrette seulement de ne pouvoir rire avec vous.

WILHELMINE.

Et pourquoi pas ? Que trouvez-vous donc à reprendre dans le rire ? Peut-on donc ne pas être sérieux tout en riant ? Cher Major, le rire nous maintient beaucoup plus raisonnable que le dépit et le chagrin. Nous en avons la preuve en main. Votre riieuse amie juge des circonstances dans lesquelles vous vous trouvez bien plus sainement que vous-même. Parceque vous êtes mis à la réforme, vous croyez votre honneur blessé ; parceque votre bras a été atteint d'un coup de feu, vous vous considérez comme estropié. Cela est-il bien juste ? n'y a-t-il pas là de l'exagération ? Et est-ce ma faute, si toute exagération prête au rire et approche du ridicule ? Je gage que si j'approfondis maintenant votre mendiant, il se trouvera tout aussi peu à l'épreuve de l'examen. Vous aurez perdu une, deux, ou trois fois votre équipage ; quelques uns de vos capitaux disparaîtront maintenant de chez tel ou tel banquier ; vous n'aurez aucun espoir de recouvrer une ou deux avances que vous aurez faite au service, mais êtes-vous pour cela un mendiant ? Ne vous restât-il même autre chose que ce que vous apporte mon oncle —

TELLHEIM.

Votre oncle, Mademoiselle, ne m'apportera rien.

WILHELMINE.

Rien que les deux mille pistoles que vous avez si généreusement avancées aux États de notre province.

TELLHEIM.

Que n'avez-vous lu ma lettre, Mademoiselle!

WILHELMINE.

Eh bien oui, je l'ai lue, mais ce que j'ai lu sur cet article est pour moi une véritable énigme. Il est impossible qu'on veuille vous faire un crime d'une bonne action. — Expliquez-moi donc, cher Major —

TELLHEIM.

Vous vous rappelez, Mademoiselle, que j'eus ordre de presser avec la dernière rigueur, dans les bailliages de vos contrées, le recouvrement en numéraire des contributions de guerre. Je voulus m'épargner cette rigueur, et j'avancai moi-même la somme qui manquait.

WILHELMINE.

Je m'en souviens très bien. Je vous aimais à cause de cette noble action, même sans vous avoir encore vu.

TELLHEIM.

Les États de la province me donnèrent leur lettre de change que je voulus, lors de la signature de la paix, faire enregistrer parmi les dettes à ratifier. La lettre de change fut reconnue valable, mais on m'en contesta la propriété. On me répondit par un sourire moqueur lorsque j'assurai en avoir payé la valeur. On la considéra comme une gratification que les États m'avaient faite en reconnaissance de ce que j'étais convenu avec eux d'un taux modique de contribution de guerre, taux dont suivant mes instructions, je ne devais me contenter que dans le cas d'extrême urgence. C'est ainsi que je fus dessaisi de la lettre de change, et si jamais elle est payée, à coup sûr elle ne le sera pas entre mes mains. — C'est par cela, Mademoiselle, que je me sens blessé dans mon honneur, et non pas par mon congé que j'aurais décidément pris, si je ne l'eusse obtenu. — Vous êtes sérieuse, Mademoiselle? Pourquoi ne riez-vous pas? Ha, Ha, Ha! Je ris bien, moi.

WILHELMINE.

O étouffez ce rire, Tellheim, je vous en conjure, c'est le rire affreux de la misanthropie. Vous n'êtes pas homme à vous repentir d'une bonne action parce qu'elle a eu de fâcheuses conséquences. Non, il est impossible que ces

fâcheuses conséquences puissent durer ! Le temps mettra la vérité dans tout son jour. Le témoignage de mon oncle, celui des États de la province —

TELLHEIM.

De votre oncle ? des États de la province ? Ha ! Ha ! Ha !

WILHELMINE.

Votre rire me tue, Tellheim. Si vous croyez à la vertu et à la providence, Tellheim, ne riez pas ainsi. Jamais je n'ai entendu jurer et blasphémer aussi effroyablement que je vous entends rire. — Et prenons les choses au pis, si l'on veut absolument vous méconnaître ici, vous ne serez pourtant pas méconnu chez nous. Non, Tellheim, nous ne vous méconnaitrons point ; nous ne le pouvons pas. Et si nos États provinciaux avaient le moindre sentiment d'honneur, je sais ce qu'ils seraient obligés de faire. Mais à quoi bon tout cela ? Figurez-vous, Tellheim, que vous avez perdu les deux mille pistoles en question dans une soirée déréglée. Le Roi fut pour vous une carte qui vous porta malheur ; la Dame

(en se montrant au doigt.)

vous sera d'autant plus favorable. La providence, croyez-moi, dédommage toujours l'honnête homme, et souvent déjà par avance. L'action prédestinée à vous faire perdre deux mille pistoles vous a fait gagner mon affection. Sans cette action, je n'aurais jamais été curieuse d'apprendre à vous connaître. Vous le savez, sans être invitée, j'allai à la première société où je crus vous trouver. Je ne vins que pour vous. Je vins dans la ferme résolution de vous aimer — je vous aimais déjà ! — dans la ferme résolution de vous appartenir, dussé-je même vous trouver aussi noir et aussi laid que le More de Venise. Vous n'êtes ni si noir, ni si laid, et vous ne serez pas non plus aussi jaloux que lui. Et pourtant, Tellheim, Tellheim, vous lui ressemblez encore sous bien des rapports ! O hommes farouches et inflexibles, qui ne fixez toujours vos regards que sur le fantôme de l'honneur ! qui vous endureissez le cœur au point d'être insensibles à tout autre sentiment ! — De ce côté-ci, vos yeux, Tellheim ! c'est sur moi que vous devez les arrêter !

(Tellheim immobile et enseveli dans ses réflexions a pendant tout ce discours fixé ses regards sur une seule et même place.)

À quoi rêvez-vous ? Vous ne m'écoutez pas ?

TELLHEIM, *distrain*.

Si fait ! Mais dites-moi donc, Mademoiselle, comment le More vint-il au service de Venise ? Le More n'avait-il point de patrie ? Pourquoi vendit-il son bras et son sang à un État étranger ? —

WILHELMINE, *effrayée*.

Où êtes-vous, Tellheim ? — Maintenant il est temps de rompre cet entretien. — Venez !

(*Saisissant sa main.*)

Franziska, fais avancer la voiture.

TELLHEIM, *se dégageant des mains de Wilhelmine et suivant Franziska*.

Non, Franziska ; je ne puis avoir l'honneur d'accompagner Mademoiselle, — Mademoiselle, laissez-moi encore aujourd'hui dans mon bon sens, et permettez que je me retire. Vous êtes en voie de me le faire perdre. Je m'y oppose autant que je puis. — Mais précisément parce que je suis encore dans mon bon sens, veuillez écouter la ferme résolution que j'ai prise, et dont rien au monde ne saura me faire changer. A moins que dans le jeu il n'y ait encore une chance en ma faveur, à moins que la chose ne change tout-à-fait de face, à moins que —

WILHELMINE.

Je suis forcée de vous interrompre, Monsieur le Major. C'est-ce que nous aurions dû lui dire d'abord, Franziska. Aussi tu ne me fais souvenir de rien. Notre entretien aurait tourné tout autrement, Tellheim, si j'eusse commencé par vous communiquer la bonne nouvelle que le Chevalier de la Marlinière est venu tout à l'heure vous apporter.

TELLHEIM.

Le Chevalier de la Marlinière ? Qui est cela ?

FRANZISCA.

Ce peut être un excellent homme, si seulement —

WILHELMINE.

Tais-toi, Franziska ! — C'est pareillement un Officier mis à la réforme, qui après avoir été au service de Hollande —

TELLHEIM.

Ah ! le Lieutenant Riccaut !

WILHELMINE.

Il assurait être votre ami.

TELLHEIM.

J'assure que je ne suis pas le sien.

WILHELMINE.

Et que, je ne sais quel Ministre, lui avait confié que votre affaire était sur le point d'avoir l'issue la plus favorable, qu'une lettre autographe du Roi devait être en chemin —

TELLHEIM.

Comment Riccaut se trouverait-il tête-à-tête avec un Ministre? — À la vérité, une décision doit avoir été prise dans mon affaire; car tout à l'heure le payeur général de l'armée vient de m'informer que le Roi avait supprimé l'enquête dirigée contre moi, et que je pouvais retirer ma parole d'honneur donnée par écrit, de ne point m'absenter d'ici avant d'avoir été pleinement excusé. — Mais aussi voilà tout ce qui aura été fait. On voudra me laisser prendre la clé des champs; mais on se trompe; je ne partirai pas d'ici. Mes calomniateurs me verront plutôt languir dans la plus affreuse misère —

WILHELMINE.

Homme obstiné!

TELLHEIM.

Je n'ai pas besoin de grâce. C'est la justice que je réclame. Mon honneur —

WILHELMINE.

L'honneur d'un homme, comme vous —

TELLHEIM, *avec vivacité.*

Non, Mademoiselle; vous pouvez raisonner très-bien sur toutes choses, mais non sur ce point-ci. L'honneur n'est pas la voix de notre conscience; l'honneur n'est pas le témoignage d'un petit nombre d'hommes de bien —

WILHELMINE.

Non, non, je le sais bien. L'honneur est — l'honneur.

TELLHEIM.

En un mot, Mademoiselle, — vous ne m'avez pas laissé

achever de parler. — Je voulais dire, que si l'on me retient aussi ignominieusement ma propriété, que si l'on ne donne pas à mon honneur la satisfaction la plus complète, je ne puis, Mademoiselle, devenir votre époux; car aux yeux du monde, je ne suis pas digne de l'être. La Demoiselle de Barnhelm mérite d'avoir pour mari un homme irréprochable. C'est un amour indigne que celui qui n'hésite point à exposer son objet au mépris; c'est un homme indigne que celui qui ne rougit pas d'être redevable de tout son bonheur à une femme dont l'attachement aveugle —

WILHELMINE.

Et c'est là votre sérieux, Monsieur le Major? —

(En lui tournant subitement le dos.)

Franziska!

TELLHEIM.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle —

WILHELMINE, *tirant Franziska à part.*

Maintenant il serait temps! Que me conseilles-tu, Franziska? —

FRANZISCA.

Je ne conseille rien. Mais sans doute il passe les bornes. —

TELLHEIM, *qui vient les interrompre.*

Vous êtes piquée, Mademoiselle —

WILHELMINE, *d'un ton moqueur.*

Moi? aucunement!

TELLHEIM.

Si je vous aimais moins, Mademoiselle —

WILHELMINE, *du même ton.*

Oh décidément, ce serait mon malheur! Et voyez-vous, Monsieur le Major, je ne veux pas non plus le vôtre. — L'amour doit être tout-à-fait désintéressé. — Bien m'en prend de n'avoir pas été plus franche. Votre pitié, peut-être, m'en a accordé ce que me refuse votre amour.

(Elle ôte lentement la bague de son doigt.)

TELLHEIM.

Que voulez-vous dire?

WILHELMINE.

Non, aucun des deux ne doit rendre l'autre ni plus heureux, ni plus malheureux. Ainsi le veut le véritable amour! Je vous crois, Monsieur le Major, et vous avez trop d'honneur pour méconnaître l'amour.

TELLHEIM.

Vous raillez-vous de moi, Mademoiselle?

WILHELMINE.

Tenez! reprenez votre bague avec laquelle vous m'avez juré fidélité.

(Elle lui présente la bague.)

J'y consens. Nous ne voulons pas nous avoir connus.

TELLHEIM.

Qu'entends-je?

WILHELMINE.

Et cela vous surprend? — Prenez, Monsieur. — Vous n'avez pourtant pas voulu jouer simplement comédie avec moi?

TELLHEIM, *en prenant la bague.*

Ciel! Wilhelmine pourrait parler ainsi!

WILHELMINE.

Vous ne pouvez pas être à moi dans *un* cas; je ne peux être à vous dans *aucun*. Votre malheur est probable; le mien est certain. Adieu!

(Elle veut s'en aller.)

TELLHEIM.

Où allez-vous, chère Wilhelmine?

WILHELMINE.

Monsieur, vous m'outragez maintenant par cette dénomination familière.

TELLHEIM.

Que se passe-t-il en vous, Mademoiselle? où portez-vous vos pas?

WILHELMINE.

Laissez-moi — vous cacher mes larmes. Perfide!

(Elle s'en va.)

Scène VII.

TELLHEIM. FRANZISCA.

TELLHEIM.

Ses larmes ? et je devrais la laisser aller ?

(Il veut la suivre.)

FRANZISCA.

Arrêtez, Monsieur le Major; vous ne voudrez pourtant pas la suivre dans sa chambre à coucher ?

TELLHEIM.

Son malheur ? ne parla-t-elle pas de malheur ?

FRANZISCA.

Eh bien, oui; le malheur de vous perdre, après avoir —

TELLHEIM.

Après avoir ? quoi après avoir ? il y a là du mystère. Qu'est-ce, Franzisca ? dis, parles —

FRANZISCA.

Je voulais dire, après vous avoir tant sacrifié.

TELLHEIM.

Tant sacrifié ? à moi ?

FRANZISCA.

Félicitez-vous d'en être débarrassé de la sorte. — Pourquoi ne vous le dirai-je pas ? Cela ne peut pourtant pas rester long-temps un secret. — Nous nous sommes enfuies ! — Le Comte de Bruchsal a déshérité ma maîtresse parce qu'elle ne voulut pas accepter un époux de sa main. Sur quoi elle abandonna tout, elle dédaigna tout. Que devons-nous faire ? Nous prîmes la résolution de rechercher l'homme à qui nous —

TELLHEIM.

J'en ai assez entendu ! — Viens, il faut que je me jette à ses pieds.

FRANZISCA.

À quoi songez-vous ? Vous feriez mieux de vous retirer et de rendre grâce à votre heureuse étoile —

TELLHEIM.

Misérable ! pour qui me prends-tu ? — Non, chère Franzisca, ce conseil ne partit point de ton cœur. — Pardonne-moi mon indisposition !

FRANZISCA.

Ne m'arrêtez pas plus long-temps. Il faut que j'aille voir ce qu'elle fait. Il se pourrait facilement qu'elle se sentît indisposée. — Allez ! ou revenez plutôt, si vous voulez revenir.

(Elle s'en va pour suivre Wilhelmine.)

Scène VIII.

TELLHEIM.

Mais Franzisca ! — O je vous attends toutes les deux ici. — Non, ceci est plus pressé ! — Quand elle verra que je le prends sérieusement, elle me pardonnera à coup sûr. — Maintenant j'ai besoin de toi, brave Werner ! — Non Wilhelmine, je ne suis pas un perfide !

(Il s'en va promptement.)

Acte Cinquième.

Scène I.

LA SALLE.

TELLHEIM *venant d'un côté*, **WERNER** *de l'autre*.

TELLHEIM.

Hà Werner! Où donc es-tu? je te cherche partout.

WERNER.

Et je vous cherchais pareillement, Monsieur le Major. Voilà ce qui arrive toujours quand on cherche. — Je vous apporte une bonne nouvelle.

TELLHEIM.

Oh je n'ai pas besoin maintenant de tes nouvelles; c'est ton argent qu'il me faut. Donnes-moi vite, Werner, autant que tu en possèdes, et puis cherches à m'en trouver encore autant que tu peux.

WERNER.

Monsieur le Major? — Eh bien morbleu, ne l'avais-je pas dit; il m'empruntera de l'argent quand il en aura lui-même à prêter.

TELLHEIM.

Tu ne cherches pourtant pas des subterfuges?

WERNER.

Pour que je n'aie rien à lui reprocher, il me prend l'argent de la droite et me le rend de la gauche.

TELLHEIM.

Ne me fais pas attendre, Werner! — J'ai la bonne volonté de te le restituer; mais quand et comment, c'est-ce que j'ignore en ce moment.

WERNER.

Vous ne savez donc pas que la trésorerie a reçu ordre de vous payer votre argent? Je viens de l'apprendre tout à l'heure chez —

TELLHEIM.

Que jases-tu là? et que te laisses-tu faire accroire? Ne comprends-tu donc pas, que si cela était vrai, je devrais pourtant être le premier à le savoir? — Bref, Werner, de l'argent, de l'argent!

WERNER.

Eh bien, avec grand plaisir! en voilà! — Voici les cent louis, et voilà les cent ducats. —

(Il lui donne les deux paquets.)

TELLHEIM.

Ces cent louis va les apporter à Auguste. Dis-lui qu'il retire sur le champ la bague qu'il a mise en gage ce matin. — Mais où prendras-tu plus d'argent, Werner? — Il m'en faut bien davantage.

WERNER.

Laissez-moi faire. — L'homme qui a acheté ma métairie loge en ville. À la vérité, le terme du paiement ne serait échu que dans quinze jours; mais l'argent est tout prêt, et une modique déduction d'un demi pour cent —

TELLHEIM.

Eh bien, oui, cher Werner! Vois-tu bien que je n'ai recours qu'à toi? — Aussi faut-il que je te confie tout. — La Demoiselle ici — tu l'as vue — est malheureuse. —

WERNER.

O douleur!

TELLHEIM.

Mais demain elle sera mon épouse —

WERNER.

O joie!

TELLHEIM.

Et après demain — je pars avec elle. Je peux partir, je veux partir. Plutôt tout abandonner ici! Que sait-on, si dans tout autre pays je n'aurais pas plus de bonheur. Si tu veux, Werner, viens avec moi. Nous reprendrons service.

WERNER.

Vraiment? — Mais pourtant là où il y a guerre, Monsieur le Major?

TELLHEIM.

Où donc ailleurs? — Va, cher Werner, nous en parlerons plus au long.

WERNER.

O Major de mon coeur! — Après demain dites-vous? pourquoi pas plutôt demain? — Je saurais bien trouver assez d'argent. — En Perse, Monsieur le Major, il y a une guerre excellente; qu'en pensez-vous?

TELLHEIM.

Nous y réfléchissons! va seulement, Werner! —

WERNER.

Hura! vivat le Prince Héraclius!

(Il s'en va.)

Scène II.

TELLHEIM.

Que se passe-t-il en moi? — Mon âme entière se trouve retrempee. Mon propre malheur m'abattit, me rendit chagrin, timide, indolent, me rétrécit l'intelligence; et le malheur de Wilhelmine me ranime; je regarde de nouveau librement autour de moi, et je me sens en volonté et en état de tout entreprendre pour elle. — Que tardé-je plus long-temps?

(Il se dispose à entrer dans la chambre de Wilhelmine de laquelle François vient à sa rencontre.)

Scène III.

FRANZISCA. TELLHEIM.

FRANZISCA.

Est-ce *pourtant* vous ? — Il me semblait entendre votre voix. — Que voulez-vous, Monsieur le Major ? —

TELLHEIM.

Ce que je veux ? — Que fait ta maîtresse ? — Viens ! —

FRANZISCA.

Elle veut tout à l'heure se promener en voiture.

TELLHEIM.

Seule ? sans moi ? et où ?

FRANZISCA.

Avez-vous oublié, Monsieur le Major ?

TELLHEIM.

Tu ne sais ce que tu dis, Franzisca ; je l'ai indisposée, et elle s'est fâchée ; je lui demanderai pardon et elle me pardonnera.

FRANZISCA.

Comment ? — après lui avoir repris la bague, Monsieur le Major ?

TELLHEIM.

Ha ! — c'est-ce que je fis dans le trouble de mon âme. — À cette heure seulement je songe de nouveau à cette bague. — Où donc l'ai-je mise ? —

(Il la cherche.)

La voici. —

FRANZISCA.

Est-ce bien elle ?

(Il la serre de nouveau, Franzisca dit à part.)

Si donc il voulait la regarder de plus près.

TELLHEIM.

Elle me pressa avec tant d'aigreur de la reprendre. J'ai déjà oublié cette aigreur. Un coeur plein ne saurait peser les mots. — Mais aussi elle n'hésitera pas un instant à reprendre la bague. — D'ailleurs n'ai-je pas encore la sienne ?

FRANZISCA.

Elle s'attend à vous la voir restituer, en retour de la vôtre. — Où l'avez-vous donc, Monsieur le Major ? Montrez la moi un peu.

TELLHEIM, un peu embarrassé.

J'ai — oublié de la mettre — Auguste — Auguste me la rapportera incessamment.

FRANZISCA.

Ne sont-elles pas toutes les deux l'une comme l'autre. Laissez-moi un peu contempler celle-ci ; j'aime tant à voir ces sortes de choses.

TELLHEIM.

Une autre fois, Franzisca. Maintenant viens.

FRANZISCA, à part.

Il n'y a pas moyen de le faire revenir de son erreur.

TELLHEIM.

Hé ! que parles-tu là d'erreur ?

FRANZISCA.

Je dis que vous êtes dans l'erreur si vous vous imaginez que ma maîtresse ne laisse pas d'être pourtant encore un bon parti de mariage. Sa propre fortune n'est pas très-considérable ; au moyen de calculs un peu intéressés ses tuteurs peuvent réduire son bien à Zéro. Elle attendait tout de son oncle, mais ce cruel oncle —

TELLHEIM.

Laisse-le donc ! ne suis-je pas homme à la dédommager un jour de tout ? —

(On sonne.)

FRANZISCA.

Entendez-vous ? elle sonne ; il faut que j'entre.

TELLHEIM.

Je te suis.

FRANZISCA.

Pour l'amour de Dieu ne le faites pas. Elle m'a expressément défendu de vous parler. Suivez-moi pour le moins un peu plus tard.

Scène IV.

TELLHEIM, *criant après elle.*

Annonces-moi! — Parles pour moi, Franzisca. — Je te suis incessamment. — Mais que lui dirai-je? — Allons donc. Quand le cœur ose parler, on n'a besoin d'aucune préparation. Ce qui seul pourrait exiger un tour étudié, c'est sa retenue, son hésitation à se jeter comme femme malheureuse dans mes bras, son application à me faire croire à un bonheur qu'elle a perdu par moi. Ce défaut de confiance en mon honneur, en son propre mérite, de le justifier à ses yeux, à ses propres yeux. — Aux miens il est déjà justifié! — Ha! là voilà. —

Scène V.

WILHELMINE. FRANZISCA. TELLHEIM.

WILHELMINE,

en sortant, faisant semblant de ne pas apercevoir Tellheim.

La voiture est pourtant devant la porte, Franzisca? — Donnes-moi mon éventail!

TELLHEIM, *l'abordant.*

Où allez-vous, Mademoiselle?

WILHELMINE, *avec une froideur affectée.*

Je veux sortir, Monsieur le Major. — Je devine pourquoi vous vous êtes donné la peine de venir une seconde fois ici, c'est sans doute pour me restituer ma bague. C'est bon, Monsieur le Major; ayez seulement la bonté de la remettre

à Franzisca. — Franzisca, prends la bague des mains de Monsieur le Major. — Je n'ai point de temps à perdre.

(Elle veut s'en aller.)

TELLHEIM, *lui coupant chemin.*

Mademoiselle! — Ah! qu'ai-je appris, Mademoiselle! je n'étais pas digne de tant d'amour.

WILHELMINE.

Comment, Franzisca, tu aurais dit à Monsieur le Major —

FRANZISCA.

Je lui ai tout découvert.

TELLHEIM.

Ne soyez pas indisposée contre moi, Mademoiselle. Je ne suis point un perfide. Aux yeux du monde, vous avez beaucoup perdu à cause de moi, mais aux miens vous avez par cette perte même infiniment gagné. Elle était encore trop neuve pour vous; vous craignîtes qu'elle ne fit sur moi une impression par trop défavorable; vous voulûtes me la cacher pour le moment. Je ne me plains pas de cette défiance. Elle prit sa source dans le désir de me posséder. Ce désir, je m'en orgueillis. Vous me trouvâtes moi-même malheureux, et vous ne voulûtes pas accumuler malheur sur malheur. Vous ne pouviez pas présumer combien votre malheur m'élèverait au-dessus du mien.

WILHELMINE.

Tout cela est fort bien, Monsieur le Major! mais enfin la convention est une fois faite. Je vous ai dispensé de votre obligation, et vous avez par la reprise de la bague —

TELLHEIM.

— consenti à rien. Au contraire, je me crois maintenant plus lié que jamais. Vous êtes à moi, Wilhelmine, à moi pour toujours.

(Tirant la bague.)

Tenez, acceptez-le une seconde fois, ce gage de ma fidélité.

WILHELMINE.

Moi, reprendre cette bague? cette bague?

TELLHEIM.

Oui, chère Wilhelmine, oui.

WILHELMINE.

Qu'exigez-vous de moi? cette bague?

TELLHEIM.

Cette bague, vous la prîtes de mes mains lorsque notre position réciproque fut égale et heureuse. Aujourd'hui notre position n'est plus heureuse, mais elle n'a pas cessé d'être égale. L'égalité reste toujours le lien le plus solide de l'amour. — Permettez, chère Wilhelmine, —

(il saisit sa main pour lui mettre la bague.)

WILHELMINE.

Comment? de vive force, Monsieur le Major? — Non, il n'existe sur la terre aucune puissance qui put me contraindre à reprendre cette bague! — Croyez-vous peut-être qu'il me manque une bague? Vous voyez bien

(en lui montrant la bague qu'elle porte au doigt.)

— que j'en ai encore une ici qui ne le cède en rien à la vôtre.

FRANZISCA.

Si, maintenant, il ne s'aperçoit encore de rien! —

TELLHEIM, *laissant échapper la main de Wilhelmine.*

Que signifie cela? — J'aperçois la Demoiselle de Barnhelm, mais je ne l'entends pas. — Vous jouez la comédie, Mademoiselle. — Pardonnez si j'emploie contre vous un terme dont vous avez usé vous-même envers moi.

WILHELMINE, *reprenant son ton naturel.*

C mot vous a-t-il blessé, Monsieur le Major?

TELLHEIM.

Il m'a fait de la peine.

WILHELMINE, *touchée.*

C'est-ce qu'il ne devoit pas. — Pardonnez-moi, Tellheim.

TELLHEIM.

Ah, ce ton de confiance me dit que vous revenez à vous-même, Mademoiselle; que vous m'aimez encore, Wilhelmine,

FRANZISCA, *éclatant.*

Aussi la plaisanterie allait-elle être poussée un peu trop loin. —

WILHELMINE, *d'un ton impérieux.*

Point d'intervention dans notre jeu, Franzisca, si j'ose prier! —

FRANZISCA, *surprise, à part.*

Pas encore assez?

WILHELMINE.

Oui, Monsieur, ce serait pure vanité de ma part, si je feignais d'être froide et railleuse. Loin de moi ce déguisement. Vous méritez de me trouver tout aussi véridique que vous l'êtes vous-même. — Je vous aime encore, Tellheim; oui je vous aime encore; et néanmoins —

TELLHEIM.

Pas un mot de plus, chère Wilhelmine! je ne veux rien entendre davantage!

(Il saisit une seconde fois sa main pour lui mettre la bague.)

WILHELMINE, *retirant sa main.*

Et néanmoins, — je ne puis, à plus forte raison, jamais consentir à ceci; non jamais. — À quoi songez-vous, Monsieur le Major? — Je croyais que vous en aviez bien assez de votre propre malheur; il faut que vous restiez ici, que vous vous obstimiez à exiger la satisfaction la plus complète, fussent même vos calomniateurs vous voir languir dans la plus affreuse misère!

TELLHEIM.

Voilà comme je pensai, comme je parlai lorsque je ne savais ni ce que je pensais, ni ce que je disais. Le dépit et le chagrin que je dévorais avaient offusqué toute mon âme. L'amour même dans tout l'éclat de la prospérité ne put s'y faire jour. Mais il m'envoie sa fille, la compassion, qui plus familiarisée avec la sombre douleur dissipe les nuages de mon âme, et en ouvre de nouveau toutes les avenues aux impression de la tendresse. L'instinct de la conservation se réveille à la vue d'un bien beaucoup plus précieux que moi, lequel je suis tenu de conserver, et dont la conservation est si intimement liée à la mienne. Que le mot

„*compassion*“ ne vous choque point, Mademoiselle. Nous pouvons sans humiliation entendre ce mot de la part de la cause innocente de notre malheur. Je suis cette cause; car par moi, Wilhelmine, vous perdez amis et parens, fortune et patrie. Par moi, et en moi vous devez retrouver tout cela, ou j'ai sur la conscience la perte de la plus aimable des femmes. Ne me faites pas entrevoir un avenir où il faudrait que je me haïssasse moi-même. — Non, rien ne m'arrêtera plus long-temps ici. Dès cet instant je n'opposerai que le mépris à l'injustice que l'on me fait essuyer ici. Ce pays-ci est-il donc l'Univers? Le soleil ne se lève-t-il qu'ici? Quel est le pays dont l'entrée me serait défendu? Quels services me refuserait-on? Et dussé-je les chercher dans les climats les plus éloignés, suivez-moi avec confiance, chère Wilhelmine; nous ne manquerons de rien. — J'ai un ami qui se fera un plaisir de me prêter assistance.

Scène VI.

UN COURRIER DU CABINET. TELLHEIM. WILHELMINE. FRANZISCA.

FRANZISCA, *apercevant le courrier.*

St! Monsieur le Major —

TELLHEIM, *au courrier.*

Qui cherchez-vous?

LE COURRIER.

Je cherche Monsieur le Major de Tellheim. — Ah, c'est vous-même. Je suis chargé, Monsieur le Major, de vous remettre cette lettre du Roi.

(*La tirant de son portefeuille.*)

TELLHEIM.

À moi?

LE COURRIER.

Suivant l'adresse.

WILHELMINE.

Entends-tu, Franzisca? — Le Chevalier de la Marlinière a pourtant dit vrai.

LE COURRIER, *pendant que Tellheim prend la lettre.*

Je vous demande pardon, Monsieur le Major; vous auriez dû l'avoir reçue déjà hier, mais il ne m'a pas été possible de savoir votre domicile. Aujourd'hui seulement j'ai appris par le Lieutenant Riccaut où vous logiez.

TELLHEIM.

Je vous suis très-obligé de votre peine.

LE COURRIER.

Je n'ai fait que mon devoir, Monsieur le Major.

Scène VI.

TELLHEIM. WILHELMINE. FRANZISCA.

TELLHEIM.

Ah! Mademoiselle, qu'ai-je ici en main? Que contient cette lettre?

WILHELMINE.

Je ne suis pas en droit de pousser aussi loin ma curiosité.

TELLHEIM.

Comment? vous séparez encore ma destinée de la vôtre? — Mais pourquoi hésité-je d'ouvrir la lettre? elle ne me rendra pas plus malheureux que je ne le suis; non, chère Wilhelmine, elle ne peut pas nous rendre plus malheureux; — mais bien, plus heureux. — Permettez, Mademoiselle!

(Il ouvre la lettre et la lit; en attendant on voit l'aubergiste se glisser sur la scène.)

Scène VIII.

L'AUBERGISTE. LES PRÉCÉDENS.

L'AUBERGISTE, à Franzisca.

Bst! ma belle enfant! un mot!

FRANZISCA, s'approchant de lui.

Monsieur l'aubergiste? — Décidément, nous ne savons pas encore nous-mêmes ce que contient la lettre.

L'AUBERGISTE.

Qui veut savoir cela? — Je viens pour la bague en question. Il faut que votre maîtresse me la rende sur le champ. Auguste est là; il a ordre de la retirer.

WILHELMINE, qui en attendant s'approche aussi de l'aubergiste.

Dites à Auguste qu'elle l'est déjà; et dites-lui tout uniment par qui, par moi.

L'AUBERGISTE.

Mais —

WILHELMINE.

Je prends tout sur moi; allez seulement!

(L'aubergiste s'en va.)

Scène IX.

TELLHEIM. WILHELMINE. FRANZISCA.

FRANZISCA.

Et maintenant, Mademoiselle, cessez de tourmenter plus long-temps ce pauvre Major.

WILHELMINE.

O l'avocate! comme si le noeud ne devait pas bientôt se démêler de soi-même.

TELLHEIM, *après avoir lu, avec la plus profonde émotion.*

Ah! lui pareillement il ne s'est pas démenti. — O-Mademoiselle, quelle justice! — quelle grâce! — C'est plus que je n'attendais! — Plus que je ne mérite! — Mon bonheur, mon honneur, tout est rétabli! — Je ne rêve pourtant pas?

(Il lit une seconde fois la lettre, comme pour se convaincre.)

Non, ce n'est point une illusion de mes vœux! — Lisez vous-même, Mademoiselle; lisez vous-même!

WILHELMINE.

Je n'aurai pas cette indiscretion, Monsieur le Major!

TELLHEIM.

Indiscretion? La lettre est adressée à moi, à votre Tellheim, Wilhelmine. Elle contient — ce que votre oncle ne peut vous ravir. Il faut que vous la lisiez; lisez-la donc, je vous en prie.

WILHELMINE.

Si cela vous fait plaisir, Monsieur le Major —

(Elle prend la lettre et lit.)

„Mon cher Major de Tellheim!

Je vous fais savoir que l'affaire qui me faisait craindre „pour votre honneur, s'est éclaircie à votre avantage. Mon „frère en était instruit en détail, et son témoignage vous a „déclaré pour plus qu'innocent. La trésorerie a reçu ordre „de vous restituer la lettre de change en question, et de „vous payer les avances faites. J'ai de plus donné les „ordres nécessaires quant à l'apurement de vos comptes. „Mandez-moi si votre santé vous permet de reprendre service. Je n'aimerais pas à me priver d'un homme de votre „bravoure et de vos principes. Je demeure votre bien „affectionné Roi etc.“

TELLHEIM.

Eh bien, Mademoiselle, qu'en dites-vous?

WILHELMINE, *en refermant la lettre et la rendant.*

Moi? rien.

TELLHEIM.

Rien?

WILHELMINE.

Si ce n'est que votre Roi, qui est un grand homme, peut-être pareillement un fort bon humain. — Mais qu'est-ce que cela me fait ? Il n'est pas mon Souverain.

TELLHEIM.

Et d'ailleurs vous ne dites rien ? rien qui se rapportât à nous-mêmes ?

WILHELMINE.

Vous rentrez à son service ; Monsieur le Major deviendra Lieutenant-Colonel, Colonel peut-être. Je vous en félicite de tout mon coeur.

TELLHEIM.

Et vous ne me connaissez pas mieux ? — Non, puisque la fortune me restitue plus qu'il n'en faut pour remplir les vœux d'un homme raisonnable, il dépendra uniquement de ma Wilhelmine, si indépendamment d'elle, je dois appartenir encore à quelqu'un d'autre. Que toute ma vie soit consacrée à son service. Le service des Grands est dangereux, et ne vaut ni la peine, ni la contrainte, ni l'humiliation qui s'y trouvent attachées. Wilhelmine n'est pas de ces femmes vaines qui n'aiment dans leurs maris que leurs titres et le poste d'honneur qu'ils occupent. Elle m'aimera pour moi-même, et j'oublierai pour elle l'Univers entier. Je suis devenu soldat par prédilection pour je ne sais quels principes politiques, et parce que je m'étais chimériquement imaginé qu'il convenait à tout honnête homme de s'essayer pendant quelque temps dans cette carrière, afin de se familiariser avec tout ce que l'on appelle danger et d'apprendre à montrer du sang froid et de la résolution. Le besoin le plus pressant aurait seul pu me contraindre à faire de cet essai, de cette occupation provisoire une vocation, une véritable profession. Mais maintenant que je ne suis plus contraint par rien, je n'ai d'autre ambition que celle de vivre de nouveau en homme tranquille et content de son sort. Un pareil homme tranquille et content, je le deviendrai infailliblement avec vous, chère Wilhelmine, et en votre société je le resterai à jamais. Que demain le lien le plus sacré m'unisse à vous ; une fois mariés, nous voulons chercher dans tout l'Univers habité le coin le plus tranquille, le plus agréable, le plus riant de la terre, auquel il ne

manque pour être un paradis qu'un heureux couple. C'est là que nous voulons établir notre demeure; c'est là que tous nos jours — Mais qu'avez-vous, Mademoiselle?

(Wilhelmine se tourne d'un côté et d'autre pour cacher son émotion.)

WILHELMINE, se composant.

Vous êtes bien cruel, Tellheim, de me peindre sous des couleurs aussi séduisantes un bonheur auquel je suis obligée de renoncer. La perte que j'ai faite —

TELLHEIM.

Votre perte? — Qu'appellez-vous votre perte? Tout ce que Wilhelmine pourrait perdre, n'est pas Wilhelmine elle-même. Vous êtes toujours encore la meilleure, la plus aimable, la plus séduisante des créatures; toute bonté, toute générosité, toute innocence et gaîté; laissant quelque fois apercevoir un peu de malice, et par-ci par-là un peu d'obstination; mais c'est tant mieux, car autrement Wilhelmine serait un ange que je serais obligé de vénérer avec effroi, mais que je ne pourrais aimer.

(Il saisit sa main pour la baiser.)

WILHELMINE, retirant sa main.

Laissez ma main, Monsieur. Quel prompt changement s'est opéré en vous! — Cet amant passionné et flatteur est-ce le froid, le phlegmatique Tellheim? Le retour de son bonheur a-t-il seul pu lui inspirer ce feu qui l'anime? — Qu'il me permette que dans son enthousiasme passager je conserve de la réflexion pour nous deux. Lorsque lui-même fut en état de réfléchir, je lui entendis dire que c'était un amour indigne que celui qui n'hésitait pas à exposer son objet au mépris. — Très-bien; mais j'aspire tout comme lui à un pareil amour noble, pur, et désintéressé. — Maintenant que l'honneur l'appelle, et qu'un grand Monarque recherche ses services, devrais-je consentir qu'il se livre avec moi aux douces rêveries de l'amour? que le guerrier couvert de gloire dégénère en un berger amoureux et folâtre? — Non, Monsieur le Major, suivez votre meilleure destinée. —

TELLHEIM.

Eh bien soit, Wilhelmine, si le grand monde a plus d'appât pour vous, à la bonheur, vivons pour le grand monde! — Mais qu'il est et chétif pauvre ce grand monde.

— Vous n'en connaissez jusqu'ici que son faux brillant. Et certainement, Wilhelmine, vous serez la première à — mais laissons agir le temps. Vos perfections ne manqueront pas d'admirateurs et mon bonheur trouvera des envieux.

WILHELMINE.

Non, Tellheim, ce n'est pas ainsi que je l'entends! Je vous renvoie au grand monde, à la carrière de l'honneur, sans vouloir vous y suivre. — Là il faut à Tellheim une épouse irréprochable! Une chétive Saxonne, vagabonde, qui s'est jetée à sa tête —

TELLHEIM, avec emportement et regardant d'un oeil hagard autour de soi.

Qui ose parler de la sorte? — Ah Wilhelmine, je suis saisi d'épouvante en songeant à ce dont je serais capable si un autre que vous m'eut tenu ce langage. Ma fureur contre lui n'aurait pas de bornes.

WILHELMINE.

Eh bien, nous y voilà. Voilà tout justement ce que j'appréhende. Vous ne toléreriez pas la moindre raillerie sur mon compte, et pourtant vous seriez exposée à en entendre chaque jour de très-amères. — Bref, Tellheim, écoutez la ferme résolution que j'ai prise, et dont rien au monde ne saurait me faire changer.

TELLHEIM.

Avant d'achever, Mademoiselle — je vous en conjure, Wilhelmine — faites encore un moment réflexion que l'arrêt que vous allez prononcer décidera de ma vie! —

WILHELMINE.

Sans autre réflexion! — Autant il est certain que je vous ai rendu la bague moyennant laquelle vous m'aviez autrefois engagé votre foi, autant il est certain que vous avez repris cette même bague, autant il est irrévocablement décidé que l'infortunée Wilhelmine de Barnhelm ne sera jamais l'épouse de l'heureux Tellheim.

TELLHEIM.

Et de la sorte vous prononcez ma sentence de mort, Mademoiselle?

WILHELMINE.

L'égalité est l'unique solide lien de l'amour. — Heureuse, Wilhelmine de Barnhelm desirait se vivre que pour l'heureux Tellheim. Malheureuse, elle aurait fini par se laisser persuader à augmenter ou adoucir l'infortune de son ami. Il s'aperçut très-bien, avant l'arrivée de cette fatale lettre qui fit cesser de nouveau toute égalité entre nous deux, que je ne me refusai plus à ses instances que pour la forme.

TELLHEIM.

Serait-il vrai, Mademoiselle? — Je vous remercie, Wilhelmine, de n'avoir point encore prononcé mon arrêt de mort. — Vous ne voulez que le malheureux Tellheim? il est à votre disposition.

(Froidement.)

Je sens tout à l'heure qu'il ne me convient pas d'accepter cette justice tardive, et que je ferais mieux de ne point réclamer du tout ce que l'on a flétri par un soupçon aussi injurieux. — Oui, je veux ne pas avoir reçu cette lettre. — Voici toute la réponse que j'y fais!

(Il se dispose à la déchirer.)

WILHELMINE, lui saisissant les deux mains pour l'en empêcher.

Quelle est votre intention, Tellheim?

TELLHEIM.

De vous posséder.

WILHELMINE.

Arrêtez!

TELLHEIM.

Mademoiselle, la lettre est infailliblement déchirée, si vous tardez à vous prononcer autrement! — Ensuite nous verrons un peu ce que vous pouvez encore avoir contre moi!

WILHELMINE.

Comment? sur ce ton-là? Je dois donc devenir méprisable à mes propres yeux? Jamais! C'est une femme indigne que celle qui ne rougit pas d'être redevable de son bonheur à la tendresse aveugle d'un homme.

TELLHEIM.

Raisonnement faux, très-faux!

WILHELMINE.

Je ne fais que rétorquer contre vous votre propre argument. Osez-vous démentir vos propres paroles?

TELLHEIM.

Femme sophiste! Le sexe fragile se déshonorerait-il par tout ce qui ne convient pas au sexe plus fort? L'homme doit-il se permettre tout ce qui sied à la femme? Lequel des deux sexes la nature destina-t-elle à servir de soutien et d'appui à l'autre?

WILHELMINE.

Tranquillisez-vous, Tellheim! — Je ne demeurerai pas tout-à-fait sans soutien, bien que je sois obligée de refuser l'honneur de votre appui. Il me restera toujours assez pour pourvoir aux besoins les plus indispensables. Je me suis fait annoncer chez notre Envoyé. Il veut me parler encore aujourd'hui; j'ai tout lieu d'espérer qu'il ne me refusera pas sa protection. Mais le temps s'écoule. Permettez, Monsieur le Major —

TELLHEIM.

Je vous accompagnerai, Mademoiselle.

WILHELMINE.

Non, Monsieur le Major, laissez-moi —

TELLHEIM.

Je vous suivrai comme votre ombre. Allez où vous voudrez, chez qui vous voudrez. Partout, en votre présence, je raconterai cent fois par jour aux personnes connues et inconnues, quels liens m'attachent à vous, par quel cruel entêtement vous voulez rompre ces liens. —

Scène X.

AUGUSTE. LES PRÉCÉDENS.

AUGUSTE, *avec impétuosité.*

Monsieur le Major! Monsieur le Major!

TELLHEIM.

Eh bien?

AUGUSTE.

Venez donc vite, vite!

TELLHEIM.

Que me veux-tu? approches! parles! qu'y a-t-il?

AUGUSTE.

Écoutez seulement —

(il lui parle secrètement à l'oreille.)

WILHELMINE, *à part à Franzisca.*

Te doutes-tu de quelque chose, Franzisca?

FRANZISCA.

Femme impitoyable! j'ai eu les pieds sur la braise pendant tout le temps de votre colloque!

TELLHEIM, *à Auguste.*

Que dis-tu? — Cela n'est pas possible! Elle? —

(Regardant Wilhelmine avec des yeux hagards.)

Dis-le tout haut; dis-le lui en face! — Écoutez donc, Mademoiselle! —

AUGUSTE.

L'aubergiste assure que la Demoiselle de Barnhelm a pris la bague que j'ai mise en gage chez lui; qu'elle l'a reconnue pour la sienne, et qu'elle ne veut plus la rendre.

TELLHEIM.

Cela est-il vrai, Mademoiselle? — Non, cela ne peut être vrai!

WILHELMINE, *souriant.*

Et pourquoi pas, Tellheim? — Pourquoi cela ne pourrait-il pas être vrai?

TELLHEIM, *avec emportement.*

Eh bien, que ce soit la vérité! — Quelle terrible lumière a subitement éclairé mon esprit! Maintenant je vous reconnais perfide!

WILHELMINE, *effrayée.*

Qui? Qui est cette perfide?

TELLHEIM.

Vous, que je ne veux plus nommer!

WILHELMINE.

Tellheim!

TELLHEIM.

Oubliez mon nom! — Vous êtes venue ici pour rompre avec moi. Cela n'est que trop évident! Comme le hasard favorise la perfidie! il fit passer votre bague dans vos mains, et votre astuce réussit à me faire tenir la mienne.

WILHELMINE.

Tellheim, quels fantômes vous vous formez!

FRANZISCA, *à part.*

La voilà justement punie de sa cruauté!

Scène XI.

WERNER, *tenant en main un sac contenant des pièces d'or.* LES PRÉCÉDENS.

WERNER.

Me voilà déjà, Monsieur le Major! —

TELLHEIM, *sans le regarder.*

Qui te demande? —

WERNER.

Voici de l'argent! mille pistoles!

TELLHEIM.

Je ne les veux pas !

WERNER.

Demain, Monsieur le Major, vous pouvez disposer du double de cette somme.

TELLHEIM.

Gardes ton argent !

WERNER.

Mais c'est votre argent, Monsieur le Major. — Je crois que vous ne voyez pas avec qui vous parlez ?

TELLHEIM.

Emportes-moi cet argent, te dis-je !

WERNER.

Mais qu'avez-vous ? — je suis Werner.

TELLHEIM.

Toute bonté est pure dissimulation ; tout empressement à servir n'est que fourberie.

WERNER.

Ces paroles doivent-elles s'appliquer à moi ?

TELLHEIM.

Comme tu voudras !

WERNER.

Je n'ai fait qu'exécuter vos ordres. —

TELLHEIM.

Eh bien exécutes aussi celui-ci : va-t'en !

WERNER, *piqué*.

Monsieur le Major ! je suis homme —

TELLHEIM.

Te voilà grand chose !

WERNER.

— qui aussi a du fiel. —

TELLHEIM.

Tant mieux! le fiel est encore ce que nous avons de meilleur.

WERNER.

Je vous supplie, Monsieur le Major, —

TELLHEIM.

Combien de fois dois-je te le dire? je n'ai pas besoin de ton argent!

WERNER, s'emportant.

Eh bien en use qui voudra!

(Il lui jete le sac aux pieds, et se retire dans un coin.)

WILHELMINE, à Franzisca.

Ah, chère Franzisca, j'aurais du suivre ton conseil. J'ai poussé la plaisanterie trop loin. Mais pour peu qu'il m'écoute. —

(s'approchant de Tellheim.)

FRANZISCA, sans répondre à Wilhelmine, s'approche de Werner.

Monsieur le Sergent-major!

WERNER, de mauvaise humeur.

Laissez-moi tranquille.

FRANZISCA.

Hu! quels hommes!

WILHELMINE.

Tellheim! Tellheim!

(Tellheim se ronge de fureur les ongles, détourne le visage et n'écoute rien.)

Non, c'en est trop! — Écoutez-moi donc! — Vous vous faites illusion! — Un simple malentendu, — Tellheim! — Vous ne voulez pas entendre votre Wilhelmine? — Pouvez-vous concevoir un pareil soupçon? — Moi, vouloir rompre avec vous? — Moi être venue pour cela? — Tellheim!

Scène XII.

DEUX DOMESTIQUES, *venant l'un après l'autre de deux côtés différens.* LES PRÉCÉDENS.

PREMIER DOMESTIQUE.

Mademoiselle, son Excellence Monsieur le Comte! —

SECOND DOMESTIQUE.

Monsieur le Comte arrive en ce moment.

FRANZISCA, *qui a couru vers la fenêtre.*

C'est-lui! C'est-lui!

WILHELMINE.

Est-ce lui? — O maintenant vite, Tellheim —!

TELLHEIM, *revenant subitement à soi.*

Qui? qui vient? Votre oncle, Mademoiselle? ce cruel oncle? laissez-le venir; laissez-le seulement venir! — Ne craignez rien! Il n'osera vous offenser pas même par un regard! Il a affaire à moi. — À la vérité, vous n'avez guère bien mérité de moi. —

WILHELMINE.

Vite, embrassez-moi, Tellheim, et oubliez tout.

TELLHEIM.

Ah si je savais que vous pussiez éprouver du regret! —

WILHELMINE.

Non, je n'éprouve aucun regret de m'être procurée le plaisir de lire dans votre cœur, et de pénétrer toute votre âme. — Ah quel homme vous êtes, Tellheim! Embrassez votre Wilhelmine, votre bienheureuse Wilhelmine, bienheureuse par vous uniquement.

(Elle tombe dans ses bras.)

Et maintenant, allons à sa rencontre.

TELLHEIM.

À la rencontre de qui?

WILHELMINE.

Du meilleur de vos amis secrets et inconnus.

TELLHEIM.

Comment?

WILHELMINE.

Du Comte, mon oncle, votre père. — — Ma fuite, sa colère, mon état d'exhérédation, ne vous apercevez-vous donc pas, homme crédule, que tout cela n'est que pure fiction?

TELLHEIM.

Fiction? mais la bague? la bague?

WILHELMINE.

Où avez-vous la bague que je vous ai rendue?

TELLHEIM.

Vous la reprenez? — Ah vous me comblez de bonheur! Ici, Wilhelmine!

(la tirant de sa poche.)

WILHELMINE.

Regardez-la donc d'abord bien. — Oh les aveugles qui ne veulent rien voir! — Cette bague, laquelle est-ce? celle que j'ai reçue de vous ou celle que vous tenez de moi? N'est-ce pas celle que je n'ai point voulu laisser entre les mains de l'aubergiste?

TELLHEIM.

Ciel! que vois-je? qu'entends-je?

WILHELMINE.

Dois-je maintenant la reprendre? dois-je? — Donnez, donnez!

(Elle la lui arrache des mains, et la lui remet elle-même au doigt.)

Eh bien? tout est-il en règle à présent?

TELLHEIM.

Où suis-je ?

(lui baisant la main.)

O ange de malice ! — me tourmenter de la sorte !

WILHELMINE.

Que cela vous serve d'avertissement, mon cher époux, que désormais vous ne me jouerez plus de tour, sans que je ne vous rende sur le champ la pareille. — Pensez-vous que vous ne m'avez pas également tourmentée ?

TELLHEIM.

O comédiennes, j'aurais pourtant dû vous connaître !

FRANZISCA.

Non, en vérité, je ne suis pas faite pour être comédienne ; j'ai tremblé de tous mes membres, et été obligée de me fermer la bouche avec la main.

WILHELMINE.

Mon rôle ne m'a pas été non plus facile. — Mais venez donc, Tellheim.

TELLHEIM.

J'ai peine à me remettre. — Comme je me sens à la fois et inquiet et à mon aise ! Voilà comme on se réveille subitement d'un effroyable songe !

WILHELMINE.

Nous tardons. — Je l'entends déjà.

Scène XIII.

LE COMTE DE BRUCHSAL, *accompagné de différents domestiques et de l'aubergiste.* LES PRÉCÉDENS.

LE COMTE, *en entrant.*

Elle est pourtant heureusement arrivée ?

WILHELMINE, *courant à sa rencontre.*

Ah, mon père !

LE COMTE.

Me voilà, chère Wilhelmine! (*l'embrassant.*) Mais que vois-je, ma fille? (*en apercevant Tellheim.*) à peine vingt-quatre heures ici, et déjà des connaissances et de la société?

WILHELMINE.

Devinez qui c'est? —

LE COMTE.

Ce n'est pourtant pas ton Tellheim?

WILHELMINE.

Qui serait-ce donc, si ce n'était lui? Venez, Tellheim!

(*Elle le présente au Comte.*)

LE COMTE.

Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus, mais au premier coup d'oeil, j'ai cru vous reconnaître. Je désirerais que ce fut vous. Embrassez-moi — vous jouissez de toute mon estime. Je vous prie de m'accorder votre amitié. — Ma nièce, ma fille vous aime —

WILHELMINE.

Vous savez cela, mon père! — et mon amour est-il aveugle?

LE COMTE.

Non, Wilhelmine; ton amour n'est pas aveugle; mais ton amant — est muet.

TELLHEIM, *se jetant dans ses bras.*

Laissez-moi le temps de me reconnaître, mon père! —

LE COMTE.

Voilà qui est bien mon fils. Je le vois, si ta bouche ne peut causer, au moins ton coeur sait parler. — Je ne suis guère bien disposé en faveur des officiers de cette couleur,

(*montrant l'uniforme de Tellheim.*)

mais enfin vous êtes un honnête homme, Tellheim, or il faut aimer tout honnête homme, sous quelque vêtement qu'il se trouve.

WILHELMINE.

O si vous saviez tout, mon père!

LE COMTE.

Eh bien qu'est-ce qui empêche que je n'apprenne tout ?
Où sont mes chambres, Monsieur l'aubergiste ?

L'AUBERGISTE.

Veillez, Monsieur le Comte, entrer ici !

LE COMTE.

Viens, Wilhelmine ; venez, Monsieur le Major !

(Il s'en va avec l'aubergiste et les domestiques.)

WILHELMINE.

Venez, Tellheim !

TELLHEIM.

Je vous suis dans l'instant, Mademoiselle. Encore un mot seulement à cet homme-là.

(montrant Werner.)

WILHELMINE.

Et un mot de bienveillance ; vous ne pouvez guère, ce me semble, vous en dispenser. — Franzisca, n'est-ce pas ?

(Elle suit le Comte.)

Scène XIV.

TELLHEIM. WERNER. AUGUSTE. FRANZISCA.

TELLHEIM, montrant le sac d'argent que Werner a jeté loin de soi.

Ici, Auguste, relèves ce sac, et portes-le chez moi.

(Auguste exécute l'ordre de son maître et s'en va.)

WERNER, qui pendant tout le temps s'est tenu dans un coin, boudant, et semblant ne prendre part à rien, en entendant ces dernières paroles.

Ah ! à la bonheur !

TELLHEIM, s'approchant amicalement de Werner.

Werner, quand pourrai-je avoir les autres mille pistoles ?

WERNER, reprenant subitement sa bonne humeur.

Demain, Monsieur le Major, demain. —

TELLHEIM.

Je n'ai pas besoin de devenir ton débiteur; mais je veux être ton trésorier. Vous autres bonnes gens, on devrait vous mettre tous sous tutèle. Car vous êtes une espèce de prodigues et de dissipateurs. — Je t'ai fâché, Werner? —

WERNER.

Oui, sans doute, mais j'étais un nigaud de m'emporter à ce point. Je le vois bien maintenant, je mériterais la bastonnade. Faites la moi donner, cher Major, et puis plus de rancune.

TELLHEIM.

De la rancune? —

(lui serrant la main.)

Lis dans mes yeux tout ce que je ne puis te dire. Ah je voudrais voir celui qui comme moi possède, une fiancée aussi accomplie et un ami aussi éprouvé! — N'est-il pas vrai, Franzisca?

Scène XV.

WERNER. FRANZISCA.

FRANZISCA, à part.

Oui, décidément, c'est un par trop bon homme. — Je n'en rencontrerai plus de pareil. — Il faut que j'épanche mon cocur.

(s'approchant d'un air timide et honteux de Werner.)

Monsieur le Sergent-major! —

WERNER, qui s'essuie les yeux.

Eh bien! —

FRANZISCA.

Monsieur le Sergent-major! —

WERNER.

Que voulez-vous donc, petite femme?

FRANZISCA.

Regardez-moi donc un peu, Monsieur le Sergent-major.

WERNER.

Je ne peux pas encore; il m'est entré je ne sais quoi dans les yeux.

FRANZISCA.

Mais regardez-moi donc!

WERNER.

Je crains de vous avoir déjà trop regardé. — Eh bien, maintenant je vous regarde! Qu'y a-t-il donc?

FRANZISCA.

Monsieur le Sergent-major, n'auriez-vous pas besoin d'une compagne?

WERNER.

Est-ce votre sérieux, petite femme?

FRANZISCA.

C'est mon sérieux.

WERNER.

Me suivriez-vous bien en Perse?

FRANZISCA.

Partout où vous voudrez!

WERNER.

Holà, Monsieur le Major, ne vous pavanez point. J'ai maintenant comme vous une fiancée, et un ami qui ne le céderont pas aux vôtres. — Donnez-moi votre main, petite femme! Tôpe! — Dans dix ans d'ici vous serez ou bien Madame la Générale, ou veuve.

ERRATA.

Page 102.	Ligne 1.	j'en serais	<i>lisez</i> j'en serai
— 119.	— 33.	aux impression	<i>lisez</i> aux impressions
— 125.	— 39.	est et chétif	<i>lisez</i> est chétif et
— 132.	— 13.	qu'il m'écoute. —	<i>lisez</i> qu'il m'écoute —
— 133.	— 15.	par ue	<i>lisez</i> par un
ibidem	16.	n'avnz	<i>lisez</i> n'avez.
